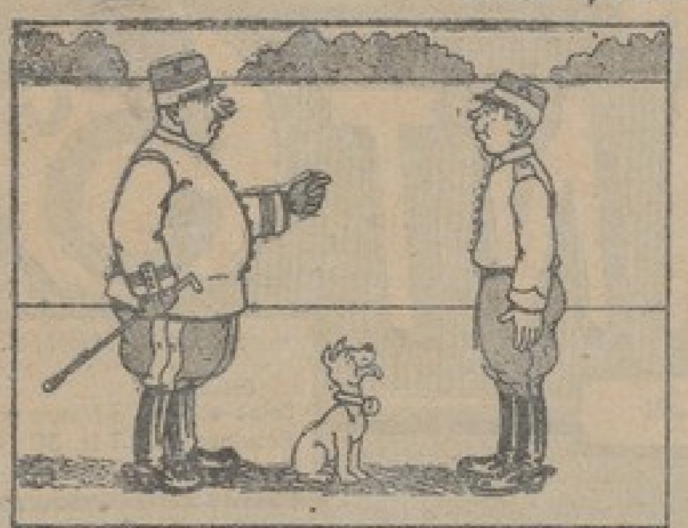
L'Épatant : tous les jeudis pour toute la famille



LES MÉSAVENTURES DU CAVALIER BOPOIL



Bopoil est un bon soldat et n'a pas de punition : aussi le capitaine Dubidon l'a-t-il pris à son service pour remplacer son ordonnance qui vient d'entrer à l'hôpital. « Après l'pansage, lui dit-il, v's'irez promener mon cheval Aramis sur l' terrain de manœuvres, v's' irez doucement et v's'en prendrez soin. Allez, rompez ! »



Bopoil est radieux. « Chouette, monologue-t-il, me v'là tampon, on va se la couler douce et couper aux corvées et à la manœuvre, et puis on va s'balader tout seul en selle anglaise comme un sous-off. » Le pansage fini, Bopoil monte à cheval et sort fièrement du quartier.



Une fois en ville, il se redresse majestueusement et chatouille Aramis de l'éperon pour le faire caracoler et épater les bourgeois. Malheureusement, Aramis n'a jamais pu souffrir l'éperon : se sentant piquer, il couche les oreilles en arrière et hop ! il prend le grand trot sur le pavé.



Aramis a une gueule d'acier, Bopoil a beau se pendre aux rênes, tirer de toute sa force et scier du bridon, il ne peut arriver à le remettre au pas et il traverse la ville au grand trot, à la grande indignation de l'adjudant Rouspétant qui le voit passer à cette allure antiréglementaire.



Une fois sorti de la ville, Aramis prend le galop malgré les efforts de son cavalier légèrement inquiet.



Il accélère son allure de plus en plus, rejoint et dépasse en un rien de temps un cavalier, en lequel Bopoil reconnaît la silhouette du commandant Laboipure.



Enfin, Aramis débouche sur le champ de manœuvres au galop de course ; apercevant l'espace devant lui, il s'emballe à fond et traverse le terrain dans toute sa longueur à la vitesse d'un train rapide.



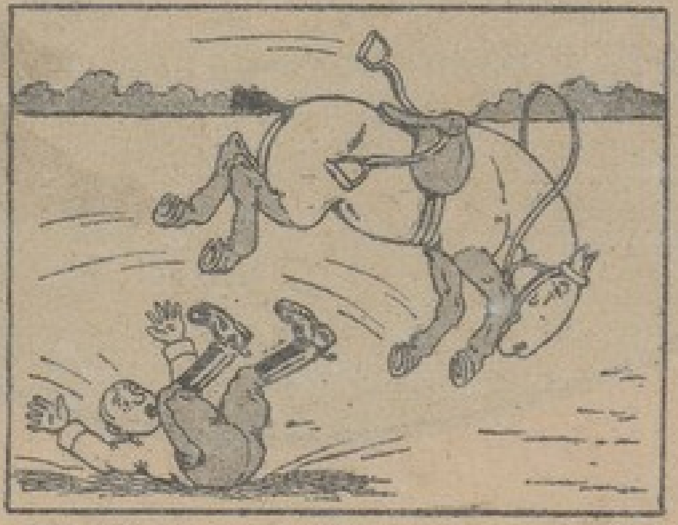
Arrivé à l'extrémité du champ, il tourne brusquement à droite et sans ralentir prend la piste d'obstacles réservée aux officiers, il passe comme un obus devant le lieutenant du Bahut qui essayait un jeune cheval et qui manque d'être culbuté.



Il saute la barre, la haie, le mur, le fossé et la banquette irlandaise, cependant que Bopoil dont l'assiette est fortement déplacée se crampone désespérément à lui comme un singe.



Dans cette course échevelée Bopoil a perdu son képi et les étriers, le capitaine instructeur, qui l'aperçoit dans cette singulière position, s'arrête, stupéfié.



Enfin, à bout de forces, il lâche tout et ramasse une pelle formidable.



Aramis, débarrassé de son cavalier, pousse un hennissement joyeux, puis tranquillement reprend seul le chemin du quartier.

(Fin page 16





Au commencement de l'automne de l'année 1901, j'étais allé à la recherche de l'or dans le nord du territoire indien.

J'etais accompagné par un de ces chefs héréditaires d'une tribu dont le camp était situé dans les environs et qui se considérait comme mon obligé, pour avoir été délivré par moi des griffes d'un ours gris entre les pattes duquel il était tombé.

S'il y a quelque chose de caractéristique chez l'homme rouge, c'est bien la reconnaissance. et si je vis encore, c'est incontestablement parce que mon ami l'Indien éprouvait ce sentiment au plus haut degré.

Un soir, deux hommes blancs vinrent à notre campement. Ils avaient les allures d'aventuriers. Mais comme je n'avais pas vu de blancs depuis plus d'un mois, j'étais extrêmement joyeux de me trouver en leur société. Donc, Bill, mon Indien, réchauffa ce qui restait de notre souper, et lorsque mes deux visiteurs se furent restaurés, nous allumâmes nos pipes, nous nous assîmes autour du feu, sur des troncs d'arbres, et la conversation s'engagea.

Les nouveaux venus s'appelaient Henritt et Randal. Ils me racontèrent qu'ils venaient du nord, du côté de la rivière Ykon, où ils avaient espéré trouver de l'or. Ils s'en retournaient, n'ayant pas rencontré d'indice qui pût justifier une recherche prolongée du métal précieux.

La conversation durait depuis un certain temps, lorsque je m'aperçus que mon Indien s'agitait d'un air inquiet : de temps en temps il tournait rapidement la tête de droit à gauche, comme pour découvrir la cause d'un bruit qui aurait frappé son oreille.

J'écoutai moi-même, mais n'entendis rien. A ce moment, Bill prit son fusil et, silencieusement, se glissa dans la forêt, pour en revenir quelques instants après. Mais il n'était plus seul ; trois Indiens l'accompagnaient. Ils étaient presque nus et, à en juger à leur mine, ils ne devaient pas avoir mangé depuis quelque temps. Aussi, Bill fit-il réchauffer pour la seconde fois les restes du souper et leur donna à manger. Après s'être restaurés, ils se préparèrent à nous quitter, mais Bill, avec une insistance qui me parut étrange, leur proposa de rester et de dormir autour du feu. Ils y consentirent finalement, mais acceptèrent la proposition sans grand enthousiasme.

Nous nous couchâmes tous, et bientôt nous étions profondément endormis. Néanmoins, pour des raisons inexplicables, je me réveillai plusieurs fois, je vis Bill, toujours assis près du feu, fixant la flamme.

— Pourquoi donc ne se couche-t-il pas? pensai-je.

Mais je ne lui fis aucune question, car je savais que lorsque Bill avait quelque chose à dire, il le disait, et puisqu'il gardait le silence, il était inutile de l'interroger.

Le lendemain matin, nous nous séparâmes : les trois Indiens restèrent près du feu qui s'éteignait, les deux blancs continuèrent leur route, et Bill et moi, nous coupâmes à travers la campagne, dans la direction du district où, peu de temps après, furent découvertes les mines de Treary.

En cours de route, je questionnai adroitement mon compagnon et, à force d'insistances, je parvins à lui faire rompre le silence qu'il avait gardé jusque-là. Il me dit que les Indiens que nous avions hébergés étaient trois renégats de la côte, qui avaient été chassés de leur tribu pour différents motifs.

— Eux, très mauvais Indiens, dit Bill, eux tuer bon Indien avant et tuer homme blanc, peut-être.

— Alors, pourquoi ne les avez-vous pas renvoyés après qu'ils eurent fini de manger ?

— Moi les surveiller, répliqua l'Indien, eux pas pouvoir tuer homme blanc pendant que moi les surveillais.

Je compris, d'après ses réflexions, qu'il savait les renégats capables de revenir nous tuer pendant notre sommeil, si on les avait laissé partir, tandis qu'en les gardant près de nous et en les surveillant toute la nuit, il avait dérangé les projets qu'ils avaient pu combiner.

L'incident sortit néanmoins de mon esprit, car j'attachais peu d'importance aux réflexions de Bill. Lorsque nous retournâmes à Whitecreek, quelques jours plus tard, il y avait une grande émotion au camp, au sujet du meurtre de deux hommes blancs, commis



par une bande d'Indiens renégats, au nord du district. La veille, à minuit, un homme s'était traîné jusqu'à la porte du poste de police du district et était, en entrant, tombé sans connaissance. Pendant trois heures, le docteur Garrick, médecin du poste, s'était efforcé de le faire revenir à lui et y était finalement parvenu grâce à l'emploi de stimulants énergiques.

L'étranger avait raconté les faits suivants. Son nom était Henritt, lui et son associé Randal étaient allés à la recherche de l'or du côté du nord.

Ils avaient fait la rencontre de trois Indiens quelques jours auparavant et leur avaient donné à manger plusieurs fois. Les Indiens étaient restés avec eux jusqu'à leur arrivée au bord de la rivière où leur bateau était amarré et là, après leur avoir donné une dernière fois à manger, ils avaient pris les rames et étaient partis.

Dans l'après-midi, comme les deux chercheurs d'or s'en allaient tranquillement à la dérive, deux coups de feu partirent des buissons d'un côté de la rive, et Henritt et Randal tombèrent tous deux au fond du bateau.

Presque aussitôt Henritt reprit connaissance et se leva pour voir ce qui était arrivé.

Un autre coup de feu partit immédiatement et il retomba de nouveau.

Heureusement, à ce moment critique, le courant entraîna le bateau vers la rive opposée à celle d'où étaient venus les coups de feu. Henritt reprit connaissance pour la seconde fois, se leva, examina son compagnon et s'aperçut qu'il était mort. Henritt fut certain à ce moment que c'étaient les trois Indiens qui avaient tiré et qu'aussitôt qu'ils pourraient traverser la rivière, ils viendraient pour piller le bateau. Il savait aussi qu'il serait tué, à moins de se sauver immédiatement.

Alors, avec une peine inouïe, il se traîna sur la rive et, à l'aide de quelques bandes de toile déchirées à sa chemise, il arrêta le sang qui coulait d'une blessure qu'il avait reçue à la poitrine et d'une autre à la cuisse.

Puis, il s'avança péniblement à travers bois, marchant comme il pouvait jusqu'à ce qu'il aperçût les lumières du poste de police, vers lequel il se dirigea.

Ce ne fut qu'après qu'il eut terminé son récit, qu'on découvrit que le malheureux chercheur d'or avait la cuisse cassée, l'omoplate brisée, deux côtes enfoncées et la poitrine traversée de part en part par une balle ! Dans cet état, il avait parcouru douze kilomètres en trente-trois heures, à travers les bois et les marécages, sans la moindre nourriture et en perdant une grande quantité de sang. Une heure plus tard, après le récit d'Henritt, le chef du poste de police envoya une douzaine d'hommes sur les traces des assassins. Vingt-quatre heures après, ils étaient de retour avec les trois Indiens enchaînés, — qui n'étaient autres que les trois renégats que Bill et moi avions hébergés dans notre campement isolé. On les avait trouvés, à l'endroit où Henritt avait quitté la rivière, en train de faire honneur à un grand repas. La police trouva également la cachette dans laquelle les Indiens avaient pris les provisions, au fond du bateau.

Quelques jours plus tard, un des prisonniers avoua dans tous leurs détails les péripéties de leur horrible meurtre.

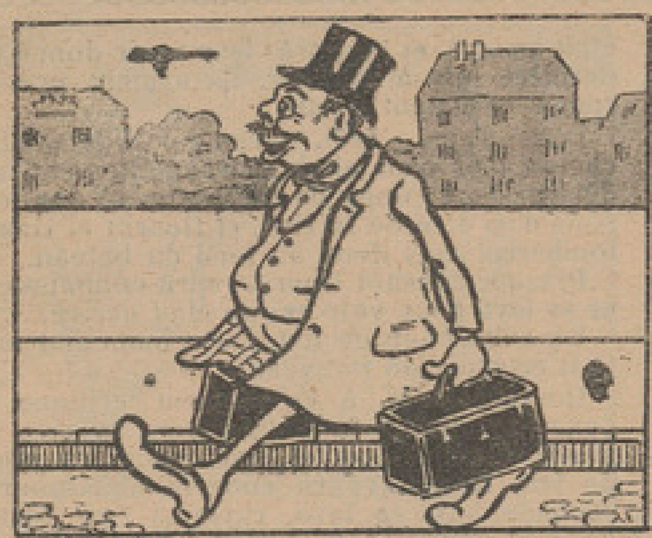
Lui et ses compagnons avaient délibérément résolu de s'embusquer et de tuer les mineurs en vue de les dépouiller. La seule raison pour laquelle ils n'avaient pas suivi Henritt était qu'ils croyaient l'avoir tué et qu'il était tombé à l'eau. La police trouva le cadavre du malheureux Randal au fond de l'eau, à l'endroit où les assassins avouèrent l'avoir jeté, après lui avoir attaché autour du corps les pioches et les pelles faisant partie de l'outillage des mineurs, afin d'empêcher le corps de remonter à la surface du fleuve.

Les renégats furent liés à trois arbres et restèrent là jusqu'à ce qu'on les emmenât devant le tribunal pour être jugés. Ce qui fut du reste rapidement fait. Ils furent condamnés à la pendaison et exécutés sur-le-champ.

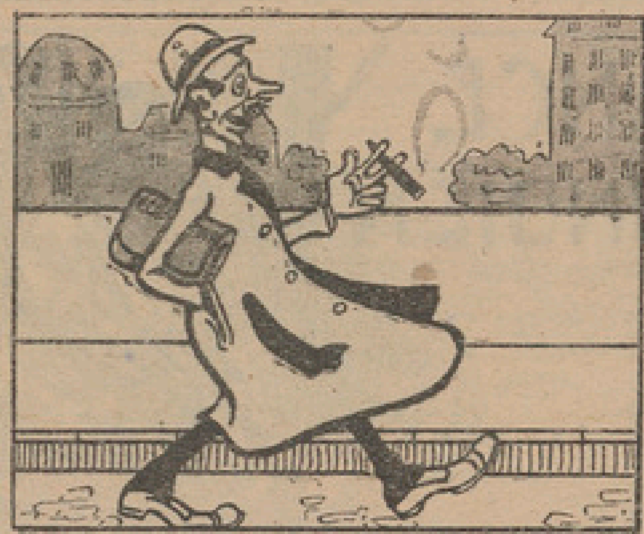
Après ces événements, je me rendis compte que la vigilance de mon fidèle Bill m'avait sauvé la vie. S'il avait laissé partir les trois bandits ce soir-là, nous aurions été tués pendant que nous étions étendus autour du feu, et si Bill n'avait pas fait bonne garde durant toute la nuit, ils nous auraient poignardés pendant que nous dormions ! J'avais tiré Bill d'un mauvais pas, le jour où il avait été attaqué par l'ours, et le brave garçon, m'ayant voué une reconnaissance sans bornes, m'avait à son tour sauvé la vie.

FORTUNIO.

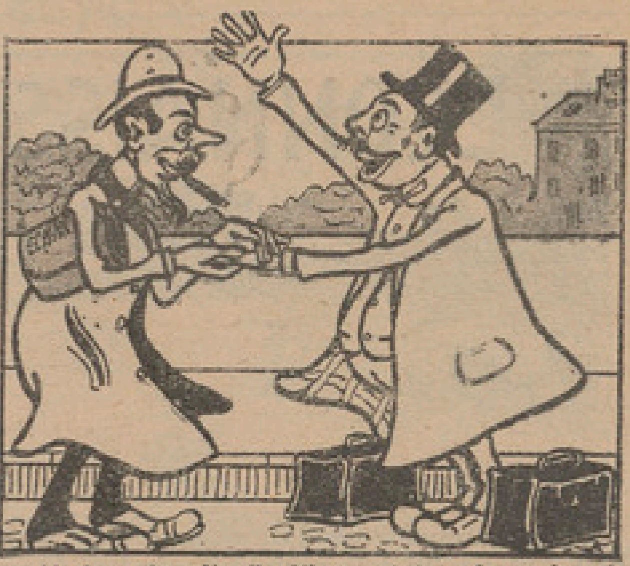
LE MAGNÉTISEUR



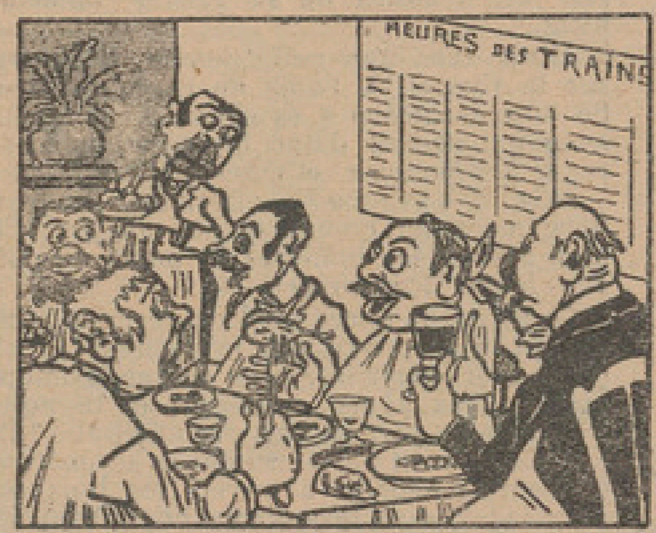
Isidore Commande est un gros réjoui de commis-voyageur. Qu'il pleuve ou vente, toujours il chante et est continuellement prêt à faire une bonne farce. Il représente l'importante maison Napatou-Jourvain-Tant, spécialité de bas à varices pour amputés des deux jambes.



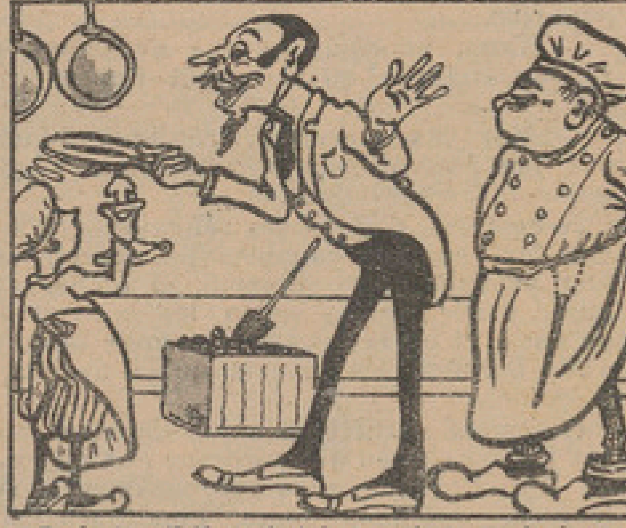
Alphonse Commission, voyageant pour la firme Aman qui a créé les fameuses muselières en peau de baudruche pour empêcher les escargots de baver sur la salade, est non moins gai compagnon, et quand dans leurs pérégrinations, le hasard les réunit dans la même localité, c'est une fête pour tous deux.



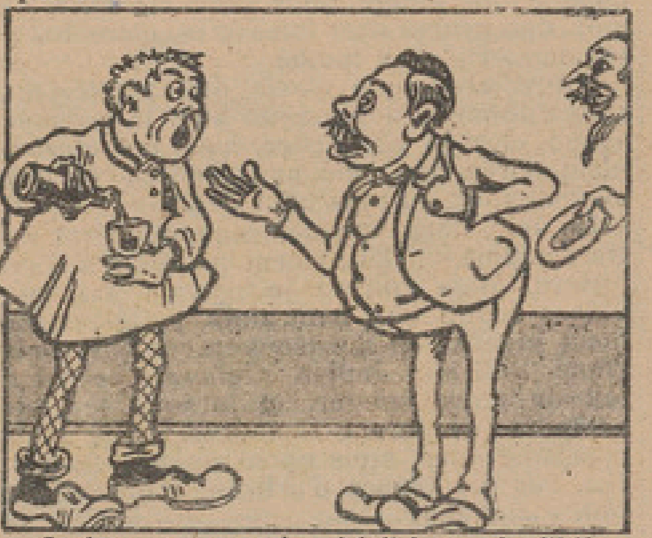
Ainsi, ce jour-là, ils débarquent tous deux dans la petite ville Ypendée et échangent de vigoureux shake-hand, puis décident de descendre à l'hôtel Estuel, dont table et cave sont renommées. Ils conviennent d'une bonne blague a faire s'ils ont la chance de trouver la poire rêvée.



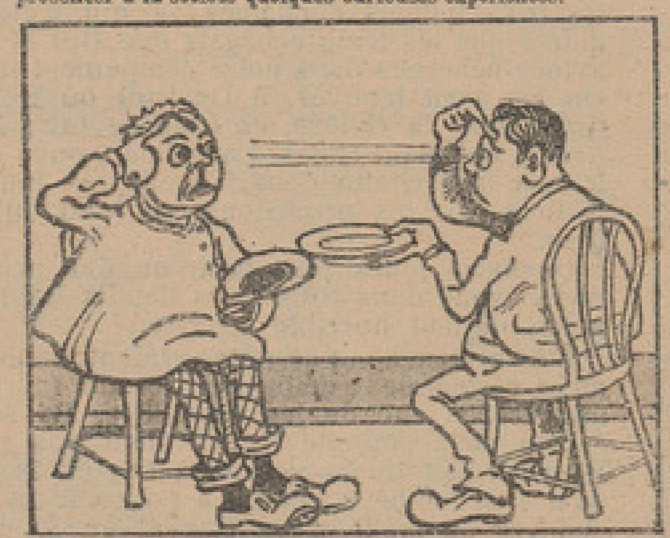
Justement, dine avec eux à table d'hôte un brave fermier naïf. Après un expressif coup d'œil échangé entre les deux complices, Commande et Commission aiguillent la conversation sur la voie du magnétisme et Isidore, se donnant comme un médium fameux, se fait fort de présenter à la société quelques curieuses expériences.



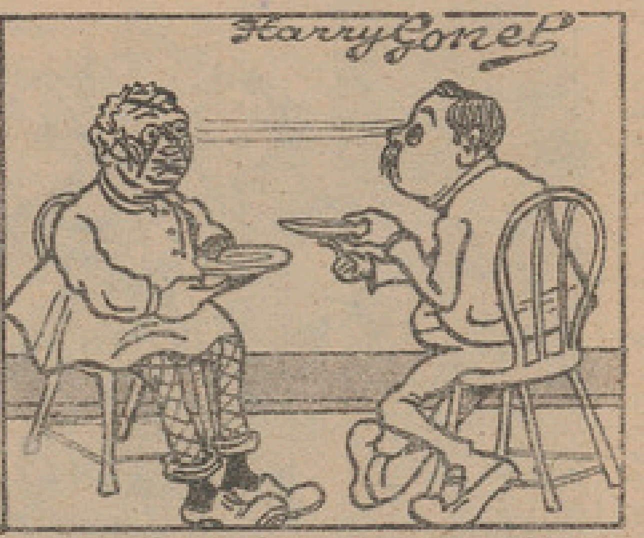
Pendant qu'Isidore tient les convives sous le charme de sa conversation, grâce à son bagou de commis-voyageur habitué à embobiner le client, Alphonse s'est subrepticement glissé à la cuisine, où, avec une assiette, il accomplit une besogne mystérieuse.



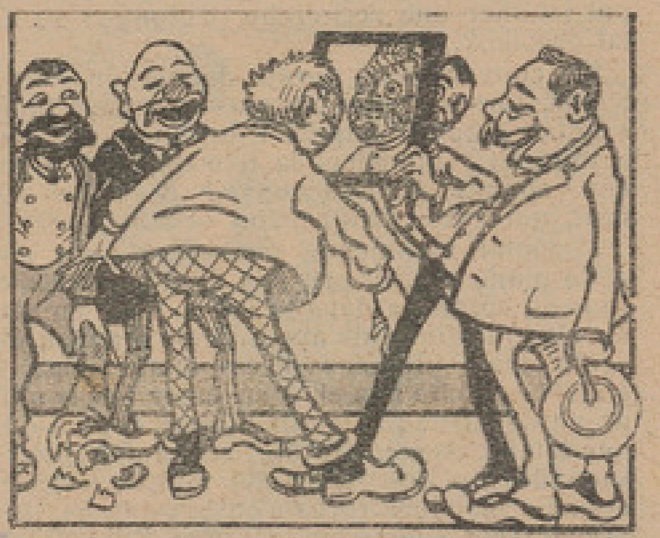
Le brave compagnard, qui boit les paroles d'Isidore, veut bien servir de sujet au magnétiseur, qui lui persuade qu'après un certain nombre de passes magnétiques, il ne se reconnaîtra pas lui-même. Tous deux s'asseoient et ils se regardent fixement.



Isidore a pris une assiette sur la crédence et frotte en rond son doigt dessous, puis se passe le doigt sur le front. Le sujet, à qui Alphonse obligeamment a passé une assiette, fait les même gestes, et à chaque fois que son doigt...



... se pose dans tous les sens sur sa figure, suivant ce que fait son envoûteur, une raie noire marque la trace du doigt. Or si l'ustensile d'Isidore est blanc et net, celui de la victime, qu'Alphonse avait été noircir à la cuisine, au-dessus d'une bougie, a le fond couvert de noir de fumée...



... de sorte que, quand on présente une glace au fermier, véritablement, il ne se reconnait pas, ainsi que le lui avait prédit ce farceur de Commande, et, au milieu des éclats de rire, il est bien forcé de reconnaître la puissance du magnétisme.



GRAND ROMAN DRAMATIQUE, par ALBERT FAJOL.

V

LE MORT PARLE !

Pendant que l'ignoble et dangereux personnage qu'était l'Arsouille s'installait dans l'hôtel qu'il avait acheté à Paris ; pendant qu'il dépensait, sans compter et pour cause, millions sur millions dans l'aménagement de ce palais, où il s'était imaginé que nul ne viendrait chercher l'ancien forçat sous ses nouvelles et brillantes apparences d'homme à grande fortune, que devenait le fils du vrai Richardson ?

La commotion ressentie par le pauvre petit être avait été si forte, qu'il s'était fait dans son cerveau, encore mal formé, un vide soudain.

Il avait été frappé d'amnésie presque totale ; on se souvient déjà si peu à cet âge encore tendre où rien ne se fixe dans la pensée d'une façon précise et définitive !

Peu à peu et, relativement, très vite, toute réminiscence du passé s'était évanouie en lui ; sa petite tête sonnait le creux.

Son esprit, qui s'éveillait à peine, ne demandait qu'à se laisser impressionner par les images neuves qui allaient s'en emparer.

Le visage hâlé de celui qui l'avait recueilli se confondit bientôt avec celui de son père et finit par s'y substituer, pour lui, si bien que ces mots de « papa ! papa ! », que nous lui avons entendu si souvent répéter, ne devinrent plus qu'une évocation presque machinale.

L'affection, le dévouement que lui prodigua le chemineau firent le reste, et ce fut à lui que l'enfant bientôt appliqua, tout naturellement, cette filiale appellation.

Oh ! comme il en chercha dorénavant, de l'ouvrage, notre brave travailleur et comme il en abattit ! Jamais, il ne besognait assez à son gré ; jamais son gain n'était assez fort à son désir.

Quelque chose lui disait que ce n'était pas pour rien que la Providence l'avait conduit à cet orphelin ; il se croyait, se sentait chargé d'une mission mystérieuse. Laquelle ? il l'ignorait au fond, mais était certain que les événements ne tarderaient pas à la lui révéler un jour.

L'hiver s'était passé pour lui à s'employer de côté et d'autre, dans les fermes, à des travaux d'intérieur. Puis l'été était revenu et, avec lui, les travaux des champs.

Son enfant d'adoption ne le quittait pas plus que son ombre et, au cours de cette existence vagabonde, il avait eu le souci constant d'ouvrir sa jeune intelligence à la compréhension des choses de la nature.

On était au temps de la moisson.

Fort expert et toujours accueilli et même recherché pour sa bonne humeur, notre homme surveillait la marche d'une faucheuse mécanique.

La journée touchait à sa fin ; le labeur s'avançait et, content du travail accompli, il songeait déjà au salaire qui allait en résulter.

Tout à coup, sans motif explicable, la lame de la faucheuse cessa son va-et-vient et s'immobilisa comme enrayée par quelque obstacle invisible.

Le chemineau s'avança.

Sans doute quelque caillasse qui, en ricochant, s'était logée dans un engrenage.

Son empressement irréfléchi devait lui être fatal.

Il ne calcula pas qu'en s'avançant il se trouvait sur le chemin de la lame.

La caillasse, pas assez dure pour résister longtemps à l'effort de la machine en mouvement, se broya dans l'engrenage où elle s'était logée et cessa de l'enrayer.

La faux repartit brusquement et reprit son trajet sur lequel elle rencontra, malheureusement, une des jambes du chemineau surpris sans avoir eu le temps de se garer.

Il tomba en poussant un grand cri.

Le mollet gauche avait été fauché un peu au-dessous du genou.

L'homme gisait dans une mare de sang, évanoui, perdant toutes les forces de son être par son horrible blessure.

On éloigna l'enfant.

Porté par quatre gars robustes jusqu'à la ferme voisine, il y fut installé avec mille précautions sur un lit rapidement improvisé, pendant que le fermier, au triple galop de son meilleur cheval d'attelage, allait, en toute hâte, à la ville prochaine, chercher un médecin qu'il ramenait bientôt avec lui.

Le praticien, à la vue du blessé, eut un hochement de tête ; il lava les chairs tranchées, fit des ligatures et s'employa à faire revenir à lui notre malheureux chemineau qui, jusque-là, n'avait pas repris ses sens.

En ouvrant les yeux, ses premiers mots furent :

— Et le petit ?

Et son regard se promena anxieux autour de lui.

— Ne vous inquiétez pas, mon brave, lui dit le fermier : on s'est soucié de lui. Il est ici, à côté.

Le mutilé eut un remerciement dans les yeux.

— Alors, docteur ? demanda-t-il ensuite au praticien.

— Etes-vous courageux ? demanda celui-ci.

— Pourquoi cette question ? Est-ce que je vais mourir ?

— Oh ! non ; rassurez-vous pour ça. Mais il n'y a qu'un moyen d'en réchapper ; autrement, je ne réponds de rien, car la gangrène aidant...

— Je vois ça, dit le blessé ; une opération ?

— Il est indispensable que l'on coupe cette jambe au-dessus du genou.

— Faites alors. Pour ce qui en reste...

— Mais ce ne sera pas trop douloureux. On vous endormira.

— Ah ! pour ça, non ! s'écria notre ami ; je ne veux pas qu'on m'endorme... je n'aurais qu'à ne plus me réveiller. Et, voyez-vous, docteur, il faut que je vive... il le faut.

— C'est certain, vous vivrez... mais songez à la souffrance, inévitable autrement, que vous aurez à ressentir.

— Je ne veux pas qu'on m'endorme, vous dis-je ! s'obstina le chemineau. Je veux vivre et vous verrez ce qu'un homme comme moi est capable d'endurer pour son existence quand il a des raisons d'y tenir.

— Vous êtes un brave. Je reviendrai demain. D'ici là, du calme et du repos.

Dès que le médecin fut parti, le chemineau fit signe au fermier de s'approcher et d'éloigner les autres.

Le fermier s'assit au chevet du blessé.

Il était aussi pâle que la victime.

— Patron, commença l'homme des champs, une fois qu'ils furent seuls, on ne sait jamais, pas vrai, comment ça peut finir, ces charcuteries-là ? C'est pour éviter un risque de plus que je n'ai pas voulu qu'on m'endorme. Mais je peux aussi bien y rester d'une autre façon. C'est à envisager. Avant de mourir, j'ai un secret à vous confier et vous êtes seul ici à qui je puisse le faire.

— Un secret ? fit l'autre, intrigué.

— Oh ! c'est pas l'aveu d'un crime. Je n'en ai pas sur la conscience, au contraire. Je n'ai ni tué ni volé ; ma confession sera légère.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est au sujet du petit.

— De votre fiston ?

— Qui n'est pas le mien.

Et le chemineau raconta au fermier ce que nos lecteurs savent sur les circonstances dans lesquelles il avait trouvé et recueilli celui qu'il avait tout lieu de supposer orphelin.

— C'est bien, ce que vous avez fait là, chemineau, approuva l'autre quand le récit fut achevé ; c'est bien, mais vous auriez peut-être agi plus légalement... enfin, c'est fait et bien fait.

— Donc, acheva le blessé, si j'y passe, donnez à l'enfant, ou employez pour lui, comme vous croirez devoir le faire, l'indemnité que vous me donneriez à moi vivant.

— Je vous le promets.

— Moi, je n'ai rien à lui laisser. Ah ! si !

Le chemineau fit apporter, sur son lit de souffrance, le baluchon qui ne le quittait pas dans ses pérégrinations et qui constituait tout son avoir.

Il l'ouvrit et y prit un petit paquet, soigneusement fait, qu'il remit au fermier.

— Çà, c'est la petite robe qu'il avait sur lui quand je l'ai trouvé. Vous la lui remettriez ou la lui feriez remettre plus tard, en lui racontant son histoire, quand il sera d'âge à comprendre tout à fait. S'il a du cœur, comme je l'espère, ça lui fera certainement plaisir. Et, surtout, qu'on ne lui dise pas de mal de moi, hein ? patron. Je ne suis qu'un pauvre diable, mais je n'ai rien à me reprocher. Ce que j'ai fait, j'ai cru bon de le faire ; qu'il ne m'en veuille pas et qu'il puisse dire en pensant à moi, s'il y pense encore : « Ce n'était qu'un chemineau, mais c'était un bon papa. »

Emu, un peu malgré lui, par cette simplicité de langage, le fermier machinalement avait défait le petit paquet et déployait la robe déchirée et encore boueuse.

— Ce sera fait, assura-t-il. Et maintenant, reposez-vous.

Puis, se levant, il posa le petit vêtement sur une table à proximité et se retira.

Le lendemain matin, un soleil joyeux, pénétrant à pleins rayons par la fenêtre aux rideaux à damiers, éclairait joyeusement la chambre où le chemineau était étendu.

La porte, s'ouvrant alors, livra passage au médecin de la veille qui, pour la circonstance, s'était fait accompagner par un autre jeune docteur, son collègue.

Il réclama l'aide d'une forte et gaillarde servante qu'il avait rencontrée dans la cour de la ferme et l'opération commença.

— Vous êtes bien décidé? questionna le médecin. Vous ne voulez pas qu'on vous endorme?

— Ma pipe! se contenta de demander, en réponse, et sans sourciller à la vue des apprêts, notre courageux ami.

On la lui bourra, il l'alluma et, en tirant une première et énorme bouffée, il dit simplement :

— Maintenant, vous pouvez y aller.

Absolument estomaqué d'un pareil sang-froid, les docteurs se mirent à l'œuvre.

L'acier entama la peau, se glissa dans la chair, trancha le muscle.

Un nuage de fumée de tabac enveloppait la tête du patient.

L'os fut mis à nu.

Le blessé fumait toujours.

La scie aux dents fines et tranchantes commença à faire son chemin avec un petit crissement lancinant.

La pipe alors tomba à terre.

Et, comme voulant se couvrir à lui-même, les cris qu'aurait pu lui arracher la souffrance, le chemineau, se cramponnant à sa volonté de ne pas mourir, se mit à chanter et entonna d'une voix formidable son refrain favori.

L'opérateur déjà se lavait les mains; il avait terminé et il était temps. Le dernier son avait expiré dans la poitrine haletante du patient qui perdait connaissance.

La coupure avait été pratiquée; les ligatures avaient été faites; tout cela avec une dextérité merveilleuse.

Quand, quelques secondes après, le chemineau reprit connaissance sous les soins énergiques qui lui furent prodigués, il se contenta de dire en souriant :

— Eh! mais petit bonhomme vit encore!

— Et ça continuera, répondit le médecin, à condition que vous gardiez l'immobilité la plus absolue jusqu'à nouvel ordre. Du reste, j'ai eu l'assurance que vous recevriez ici, tant qu'il le faudra, les soins nécessaires et je me retire aussi rassuré maintenant que vous pouvez l'être vous-même.

Le fermier inclina la tête en signe d'assentiment et solda les honoraires.

Ah! certes, ce ne fut pas gai, pour le coureur de grands chemins, de rester ainsi des mois cloués sur une paillasse.

Mais il le fallait et la présence de son petit compagnon qui passait les journées auprès de lui, lui donnait de la patience.

Un jour, le petit ne vint pas seul. Il avait avec lui un malheureux chien qu'il avait trouvé errant aux alentours. Il avait eu pitié de son air souffreteux et abandonné, et, comme il était certain qu'il n'appartenait à personne, il voulait le garder près de lui et se charger de son sort.

Malgré lui, dans sa pensée le chemineau ne put se défendre d'un certain rapprochement.

L'enfant et le chien avaient, l'un comme l'autre, rencontré dans un mauvais moment de la vie quelqu'un pour s'intéresser à leur abandon.

Le chien était laid, d'aspect minable, mais avec de bons yeux.

On le baptisa « Misère ».

Et le temps passait.

La cicatrice s'opérait, la guérison avançait.

Enfin, six mois après, notre chemineau était debout sur ses deux jambes.

Oui, sur ses deux jambes, mais dont une était en bois.

— C'est pas tout ça, dit un beau jour le chemineau au fermier, je suis bien ici; vous m'avez soigné comme un riche ne le serait pas à l'hôpital pour son argent; vous m'avez payé une remplaçante (et il tapait plaisamment sur ce qui lui servait de jambe désormais), mais faut pas que je m'endorme sur le rôti. Bien que je ne sois plus tout à fait aussi valide, je peux encore tenir mon bout, et je vais repartir chercher du travail.

— A votre aise, dit le fermier.

Et il lui tendit cinq billets de cent francs en ajoutant :

— Je vous dois bien ça.

— Ça sera pour le petit, remercia le chemineau, tout heureux d'avoir une pareille somme à mettre en réserve pour son fieu, et oubliant déjà la terrible façon dont il les lui avait gagnés.

A ce moment, des aboiements joyeux attirèrent son attention sur Misère, le petit chien trouvé, qui dans un coin de la chambre jouait avec furie.

Il tenait sous ses pattes un lambeau d'étoffe que de la gueule il s'enrageait à déchirer.

Un juron échappa au chemineau.

Il venait de reconnaître que ce lambeau d'étoffe n'était autre que la petite robe qu'il conservait comme une précieuse relique.

— Sale chien! s'exclama-t-il.

Et déjà, dans sa fureur, son bras levait sur l'inconscient animal une chaise dont il allait l'assommer.

Son bras s'abaissa, mais ce fut pour reposer la chaise sur le sol.

Ses yeux s'étaient portés sur un bout de l'étoffe. Quelque chose de blanc, comme un papier, appraissait entre deux plis.

Il s'approcha et, sans plus s'occuper du chien, il ramassa le morceau de la robe qui venait d'attirer ses regards.

Le coin d'un papier, en effet, sortait d'un endroit de l'ourlet du bas de la robe et que la dent du chien avait arraché de sa couture.

Il défit complètement l'ourlet et pendant que ses doigts fiévreux en dégageaient complètement le papier, un son métallique retentit à terre.

Il se pencha pour voir ce qui venait de tomber. Sa main rencontra sur le sol quelque chose de rond et de brillant comme de l'or.

Il examina.

C'était une pièce, un louis, mais incomplet. Le côté pile seul subsistait; une scie adroite en avait séparé curieusement l'autre moitié.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il.

— C'est bizarre, en effet, dit le fermier; mais voyez donc le papier. Peut-être y trouverez-vous l'explication...

— Grand Dieu! s'écria le chemineau aussitôt après avoir jeté les yeux sur la feuille qu'il déplia... mais c'est un acte de naissance!

— Celui du petit, peut-être?

— Au nom de Robert-Gustave Richard, né à New-York, de Gustave-Auguste Richard, dit Richardson, Français d'origine, et de Blanche-Henriette, femme dudit...

« En effet, ce ne peut être que l'acte de naissance de l'enfant qui



Enfin, six mois après, notre chemineau était debout..

portait cette robe quand je l'ai trouvé. Mais attendez donc : il y a un second papier, plus petit, et pas administratif, celui-là.

— Lisez vite.

« Aux personnes à qui un malheur, un accident, une circonstance quelconque, feront trouver cet enfant, je confie sa jeune existence, ainsi que l'acte de naissance et la pièce d'or qu'elles trouveront avec ces lignes. Il aura là deux moyens de se faire reconnaître quoi qu'il arrive et à quelque époque que ce soit, ou de moi, son père, si je vis encore, ou de ceux à qui j'aurai confié ma fortune. Signé : Sir Richardson, de New-York. »

Les deux hommes se regardèrent.

— Son père! fit le chemineau.

— Sa fortune! fit, à son tour, le fermier.

— Ah! je savais bien qu'il fallait que je vive et que je devais lui être bon à quelque chose!

— Alors, qu'allez-vous faire!

— Avec ce prix de mon sang, dit le chemineau montrant les billets de banque qu'il venait de recevoir, nous allons aller à Paris et nous y remuer. Il n'y a que là qu'on peut tout savoir et tout trouver. Et nous partons de suite.

— En ce cas, bon voyage, et bonne réussite!

Serrant précieusement les deux papiers et la moitié des pièces d'or dans ce que Misère avait bien voulu laisser de la petite robe, le chemineau refit solidement son baluchon qu'il jeta sur son dos, reprit son bâton de cornouiller, plus que jamais indispensable, et, la main de Robert dans ses énormes doigts, sortit en tirant la jambe, celle qui lui manquait.

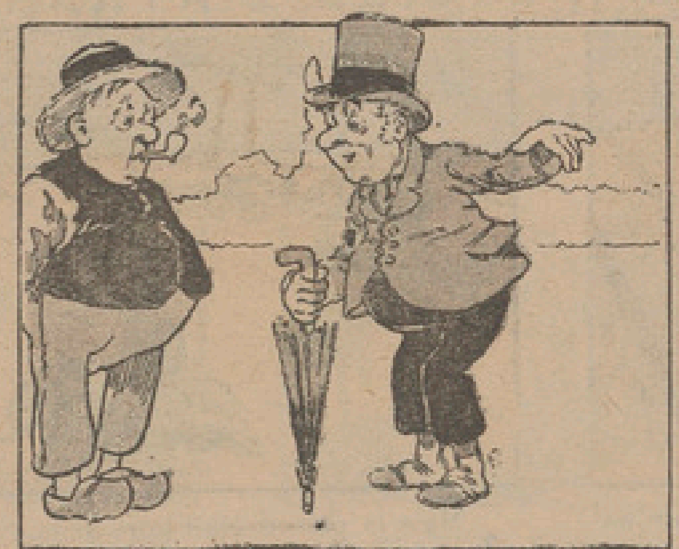
— Et votre chien? fit le fermier.

— Misère! appela aussitôt Robert.

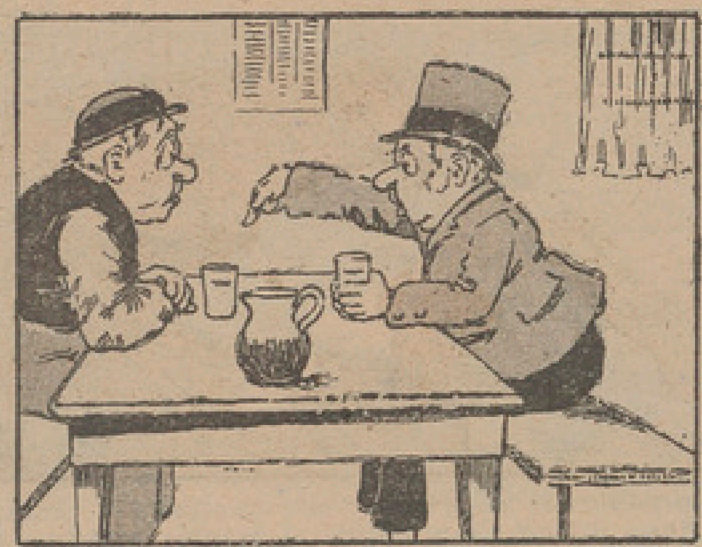
— Notre chien, dit celui que nous allons voir baptiser plus tard Quille-en-Bois, nous l'emmenons. Nous serons jusqu'au bout les trois compagnons de fortune!

(A suivre.) A. Pajol.

LE CHAPEAU MYSTÉRIEUX



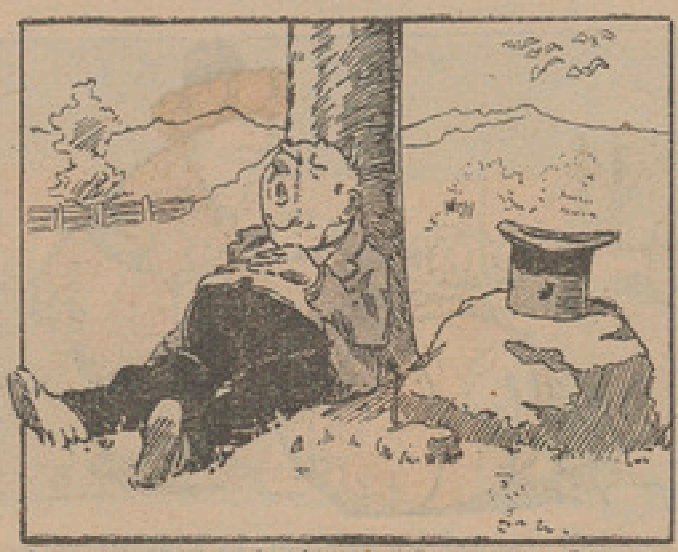
Le père Polidor vient de faire un voyage à Paris. Il a vu dans la capitale des choses extraordinaires, entre autres un cinématographe qui l'a fort intrigué. Il s'agissait en effet d'un pauvre diable de passant qui s'était hasardé par les rues un jour de grand vent et qui faisait après son couvre-chef une course fantastique.



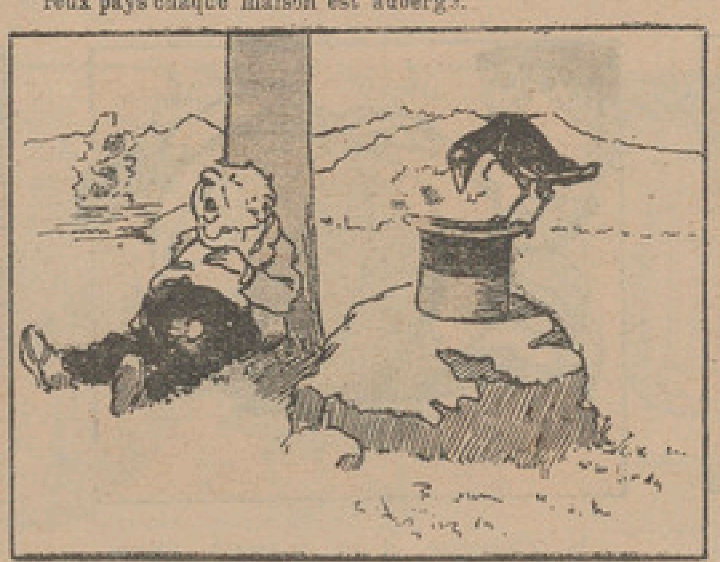
Polidor raconte cette scène à tous ceux qui veulent bien l'entendre. En terminant ses récits il ajoute d'un petit air malin : « C'est vrai qu'c'est bien imité l'cinématographe, mais les Parisiens ne nous y feront pas accroire, pas vrai? » Tout Tarzy connait l'histoire de Polydor. Or dans cet heureux pays chaque maison est auberge.



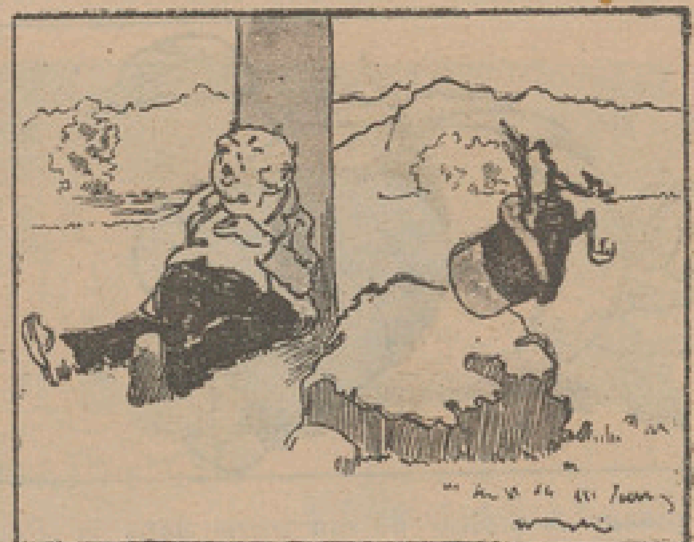
La conséquence de ce qui précède est que Polidor, pour instruire ses contemporains, fut forcé de boire beaucoup et après son voyage à Paris il en fit un autre dans les vignes du Seigneur



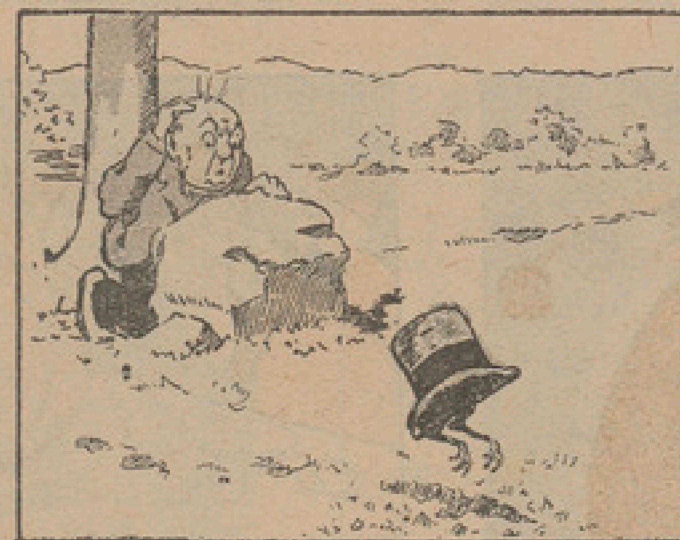
L'après-midi était chaude la route longue de Tarzy au hameau où demeurait notre pochard ; à mi-chemin il fit donc une halte. Il choisit à cet effet un arbre au vigoureux feuillage, puis s'endormit après avoir posé son haut de forme sur un tas de cailloux tout proche.



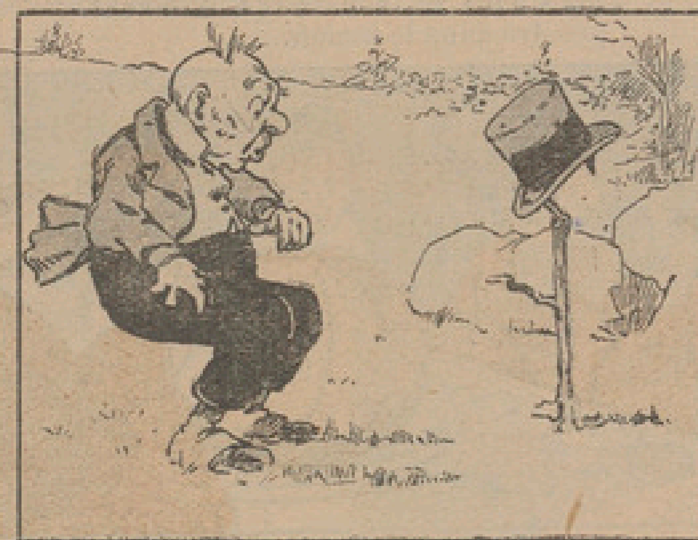
Tandis que Polidor revivait en songe la scène qu'il avait tant narrée, une pie curieuse survint et le tube de Polidor l'intrigua fort. Pour satisfaire sa curiosité, elle n'hésita pas à se jucher sur les bords du couvre-chef.



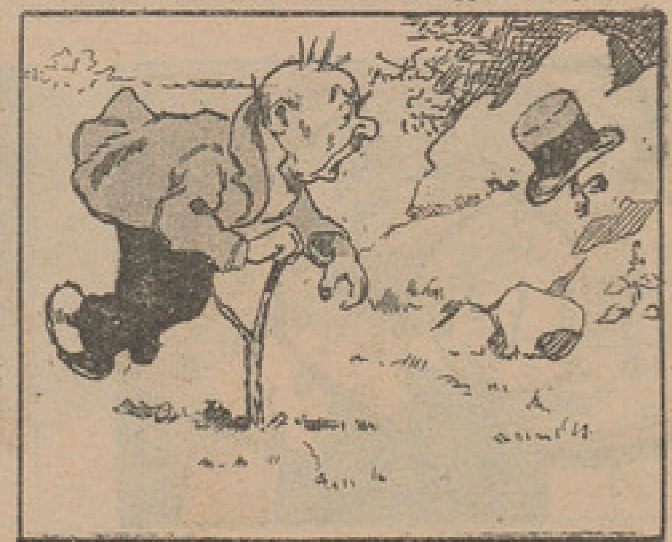
Puis elle voulut s'y promener. Mais voilà, le tube était peu stable, il culbuta si mal que la pie s'engouffra dedans. Tout le monde dira que c'était bien fait pour elle ; c'est certain. La pie pensait autrement ; emprisonnée sous le haut de forme, elle fit retentir les échos de ses appels désespérés.



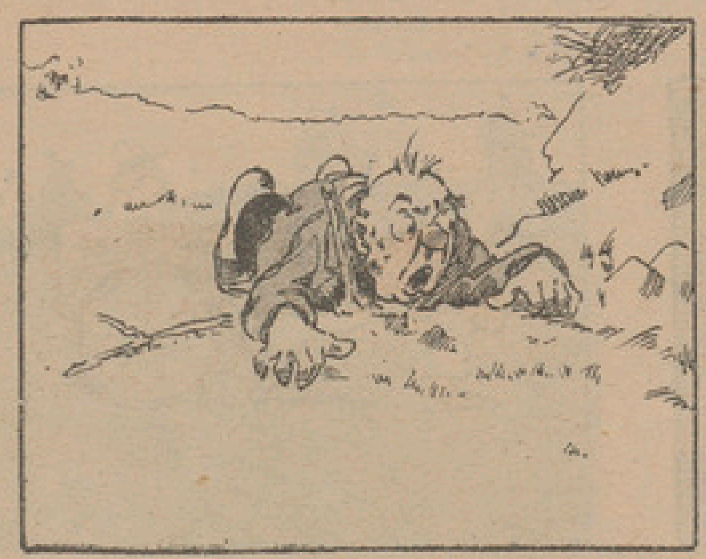
Ces cris stridents réveillèrent Polidor en sursaut. Rêvait-il ? Son chapeau par petits bonds s'éloignait. Il courut après, il allait le saisir...



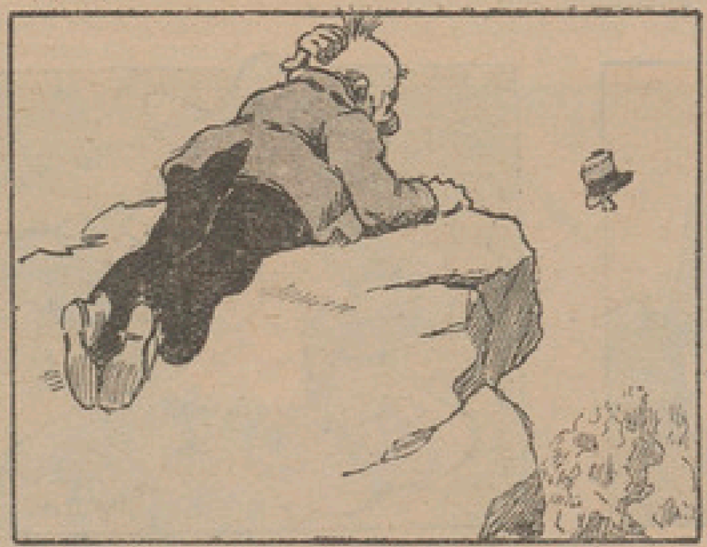
... lorsqu'il le vit perché sur un tout petit arbre mort. « Bon Dieu de bon Dieu ! s'exclama Polidor, c'est-y qu'comme l'autre j'pourrai pas rattraper mon chapeau ? En v'là une affaire ! »



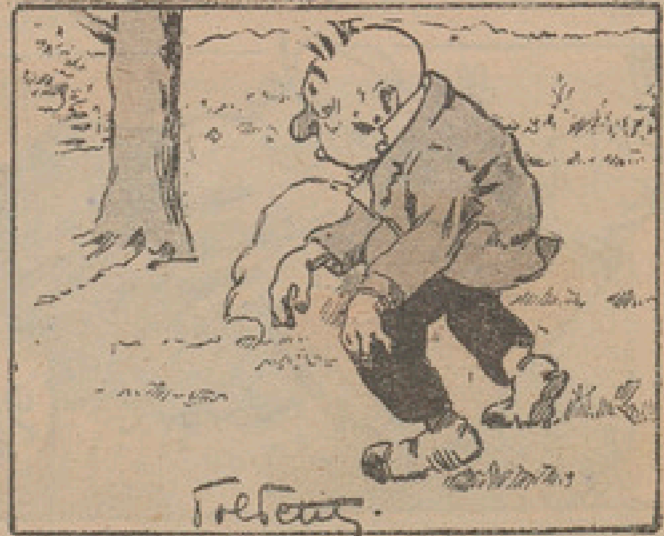
Il s'élance sur son couvre-chef, qui se dérobe, au plus complet ahurissement de son propriétaire.



Il aurait cru rêver les yeux ouverts si, du fait d'un élan mal calculé, il n'était venu s'abattre là où était son chapeau, non sans avoir labouré le sol de son appendice nasal. Il ne rêvait pas : sans la moindre brise son chapeau le fuyait en sautillant.



Il s'acharna à le poursuivre et il allait encore l'atteindre au sommet d'une crête qui surplombait la vallée lorsqu'il le vit gracieusement prendre son vol, diminuer insensiblement, puis disparaître complètement à l'horizon.



Polidor était littéralement ahuri. Il n'essaya point de s'expliquer la fuite du couvre-chef auquel il tenait beaucoup puisque ce chapeau venait de son grand-père, lequel l'avait hérité du sien. Mais il songeait : « Fallait-il que j'soye bête quand même de croire que le cinématographe c'est pour rire ! » Et désormais, en racontant son voyage à Paris et sa visite au cinématographe, il n'ajoute plus d'un petit air malin qu'il ne croit pas à ces machines-là.

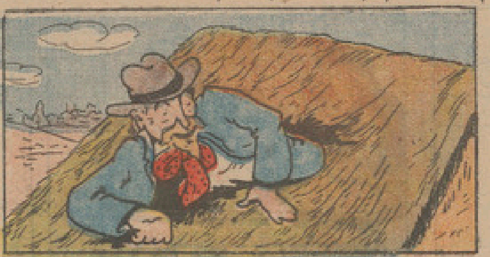
MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE *(Suite.)*



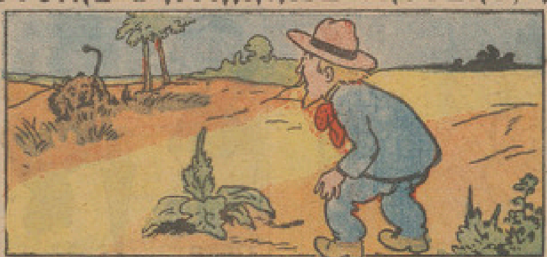
XIII

L'HOMME-MELON

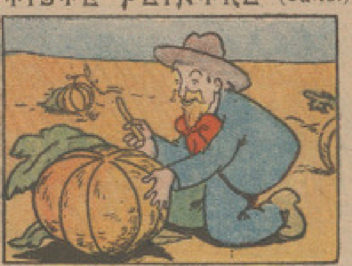
Athanase Grovert, en levant les yeux vers le toit de sa maison, constata qu'elle n'était couverte que de bambous. « Il me serait facile de m'évader, pensa-il, essayons, nous verrons bien... »



Grimpant sur sa cruche, il commença à pratiquer un trou dans le toit. Ce fut facile et bientôt Athanase aperçut le ciel. Faisant alors un rétablissement savant sur les bras il se trouva bientôt à moitié dehors. Passer les jambes dans l'orifice ne fut qu'un jeu et, une minute après, le rapin filait à travers champs.



Mais la prison était hors de la ville et Athanase ne s'orientait pas très bien dans ce sacré pays. Il marchait dans la brousse lorsque, soudain, il entend un rugissement et au loin il aperçoit un lion qui marche vers lui. Pris d'une frousse intense, il part comme un zèbre...



... et arrive ainsi dans un champ de melons, d'énormes melons comme il n'en existe que dans ce pays. Croyant avoir dépisté le lion et comme il avait grand'faim, il tire son couteau de sa poche et découpe deux ou trois tranches d'un melon bien mûr.



Et il commence à se restaurer. Mais il aperçoi tout d'un coup le lion qui l'a suivi à la trace et qui l'a aperçu... Le fauve se ramasse sur lui-même, prêt à bondir. Avec une présence d'esprit merveilleuse, Athanase...



... plonge la moitié de son corps dans le trou qu'il a pratiqué dans le melon... Et la partie la plus charnue de son individu forme à s'y méprendre les côtes absentes de la cucurbitacée... La couleur bleu verdâtre du fonddu pantalon complète l'illusion. Le lion a bondi, mais, stupéfait, ne voit plus sa victime..



Il cherche d'un regard courroucé, puis finalement, tout penaud, s'en retourne dans la jungle... Athanase, au bout de quelques instants, veut sortir de sa cachette, mais dans sa frousse il a tellement pénétré dans le melon...



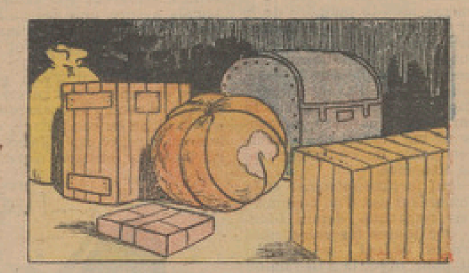
... qu'i lui est impossible de s'en extraire. Malgré tous ses efforts il dut bel et bien rester dans une position plutôt bizarre. Mais le soir allait tomber et un indigène du pays, maître du champ de melons, vint faire la cueillette de sa récolte.



Jugeant à la mine que le melon dont faisait intégralement partie le pauvre Athanase était mûr, il le chargea sans autre façon sur une voiture et le transporta chez lui..



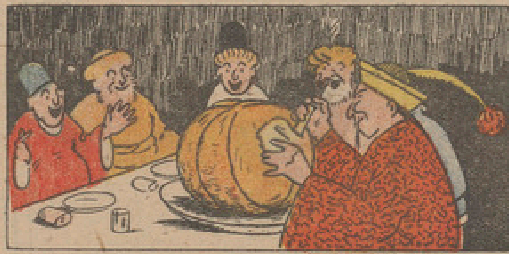
... puis le vendit à un marchand qui le transporta au marché... Un acheteur se présenta bientôt et, trouvant le melon Athanase fort beau, l'acheta sans marchander et le fit porter à une adresse qu'il indiqua



Or cet acheteur faisait le commerce d'envoyer les produits hindous dans les provinces chinoises dépourvues de fruits... Donc Athanase, passé désormais à l'état de melon, prit dans un wagon le chemin de la Chine..



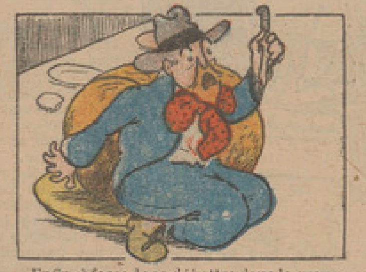
Vendu à prix d'or au domestique du consul de Ka-Ho-Li, il est transporté avec d'infinies précautions dans l'office du consulat où d'ailleurs un grand dîner est donné ce soir-là.



Posé sur un plat, majestueux, le melon est servi à table. On s'extasie sur sa grosseur et on admire sa couleur. Soudain, le consul prend un couteau et, pour entamer le melon, en plante la lame dans une côte.



Un cri sourd sort des profondeurs du melon qui s'agite dans le plat. La stupéfaction et la peur se peignent sur tous les visages et nul n'ose toucher désormais au melon parleur.



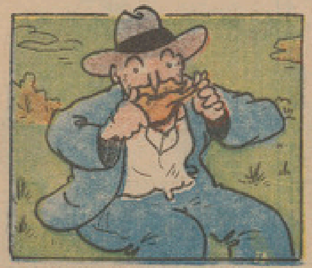
Enfin, à force de se débattre dans la cucurbitacée, le pauvre Athanase est parvenu à sortir de sa cachette. « Il hurle encore comme un fou et porte sa main vers le bas de son dos d'où il extrait le couteau du consul.



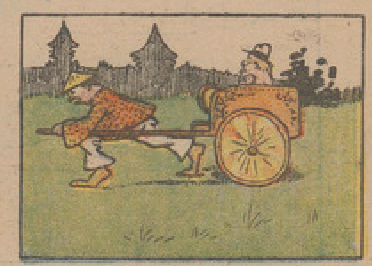
A cette apparition imprévue, tous les convives se sont évanouis et Athanase, fou de douleur, file comme une flèche vers la porte. A cet instant, le maître d'hôtel entrait apportant une superbe volaille dans un plat d'argent.



Athanase, tête baissée, rentre dans le Chinois qui tombe d'un côté et la volaille de l'autre... Sans perdre l'esprit, Athanase saute sur le volatile, s'en empare et fuit à toutes jambes...



Enfin, harassé, vaincu par la fatigue, l'émotion, la douleur et la faim, il s'affale sur un chemin et là, d'une dent singulièrement acérée, dévore la volaille... Mais bientôt la plaie faite par le couteau du consul se remet à saigner abondamment.



Un indigène pousse-pousse vient à passer et, par signes, Athanase lui demande de le conduire jusqu'à l'hôpital... Après un grand moment d'hésitation, le fils du Ciel accepte et roule le pauvre rapin dont le postérieur réclame des soins...



Introduit pour la visite devant un vieux médecin, il est ausculté, vérifié sur toutes les coutures et enfin admis d'urgence à l'hospice... Là, il reçoit fort heureusement des soins empressés et bientôt sa blessure guérit...



Le consul, d'ailleurs, d'une façon discrète, l'a recherché et retrouvé dans son lit d'hôpital... Afin de le dédommager de sa blessure et après s'être fait raconter son histoire, il donne à Athanase quelques pièces d'or, qu'à sa sortie de l'hôpital et afin de se remettre de ses émotions...



... le rapin convertit en un nombre respectable de *pernods*, liqueur dont il a depuis longtemps perdu le goût... D'ailleurs, il en boit tant et tant qu'il attrape sans s'en douter une cute homérique... *(A suivre.)*



Mon cher papa,

Tu ne pourras plus dire que j'ai perdu mon temps à Paris ; tu ne pourras plus te plaindre de la lenteur que j'ai mise à découvrir ma véritable vocation.

Mieux vaut tard que jamais, assure un proverbe plein de sagesse; et réellement si j'avais adopté, avec la précipitation à laquelle tu me conviais, une carrière quelconque, je ne me verrais pas aujourd'hui en passe de conquérir une fortune immense.

J'ai écrit *fortune immense* et je n'en démordrai pas d'un centime.

J'avais remarqué depuis longtemps que toutes les entreprises fructueuses étaient celles qui avaient pour objet la satisfaction d'un des sept péchés capitaux.

Pour ne prendre qu'un petit nombre d'exemples, au hasard, il est bien certain que les *pâtissiers* font tous fortune, que les chancelleries qui livrent des décorations à bon compte sont toujours assiégées de clients.

Pourquoi cela? Parce que les uns s'adressent à la *gourmandise*, les autres à l'*orgueil*, etc.

Ceci établi, il me restait à chercher un vice bien répandu, bien universel, un vice de tous les âges, de tous les sexes et, ce vice trouvé, à inventer le moyen de le satisfaire.

Ici se présentait un inconvénient grave.

La plupart des vices sont coûteux et les gens d'esprit qui se chargent de les entretenir, de les développer ne peuvent, dès lors, s'adresser qu'à un public fortuné, par conséquent restreint.

Le problème était donc celui-ci : Etant découvert un vice universel, en mettre la satisfaction à la portée de toutes les bourses.

Eh bien ! j'y suis parvenu !



Tout le monde est vaniteux.

Mais il y a bien des sortes de vanités.

Celles qui peuvent se satisfaire par le luxe, la coquetterie, les hautes places, les grosses sinécures ont leurs fournisseurs habituels.

Je ne m'en occupai pas.

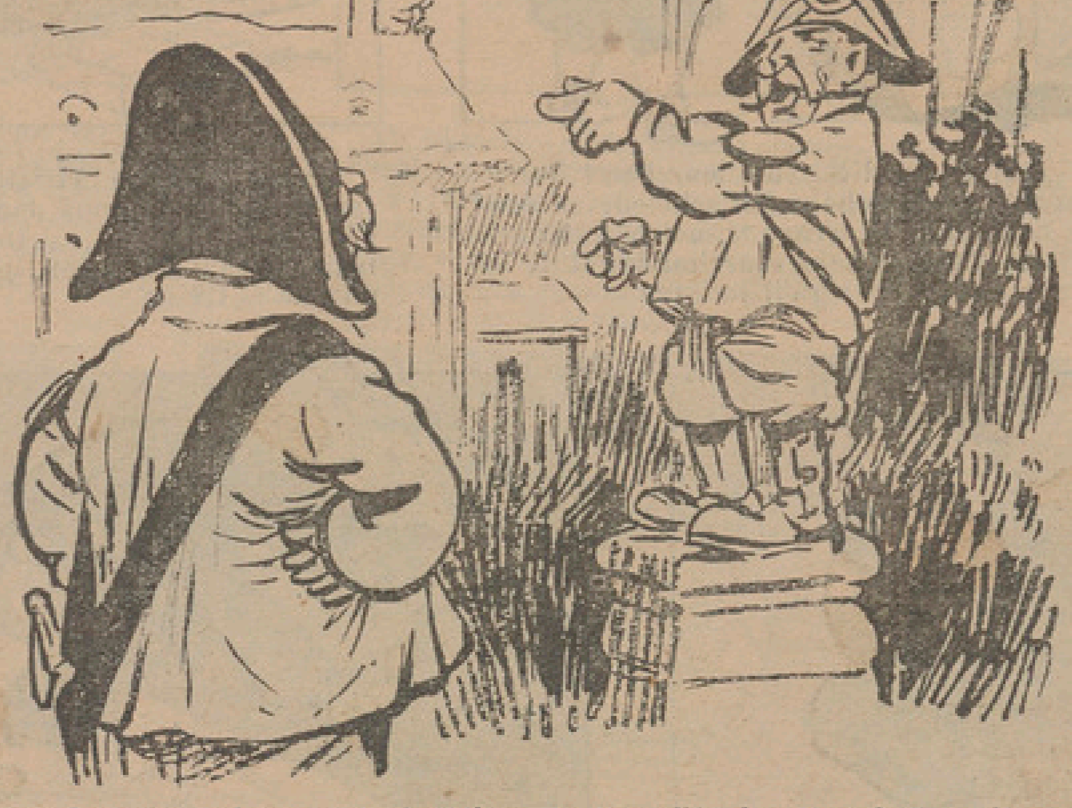
Mais il est une vanité, assez nouvelle, qui consiste à désirer... UNE STATUE.

Ainsi que tu as pu le remarquer, mon cher papa, il ne meurt plus un vaudevilliste, un journaliste, un sous-chef de bureau, à qui on ne parle d'élever un monument ou une statue.

C'est une manie, ce sera bientôt un besoin.

Malheureusement, ça coûte très cher. Il faut des souscriptions, et le malheureux qui meurt n'est jamais assuré que ses amis réuniront la somme nécessaire à l'érection de ce monument ou de cette statue rêvés.

D'autre part, il n'y a pas de garde champêtre qui ne serait enchanté d'avoir sa *ressemblance* sur la place de son village, et tout bonnetier retiré des affaires nourrit le désir insensé d'orner, en marbre ou en bronze, la fontaine municipale de sa petite ville.



La dépense arrête seule les communes d'où sont sortis ces grands citoyens.

D'ailleurs, nous vivons au milieu d'une société démocratique, et il est tout à fait contraire au grand principe de l'égalité qu'on ne *statuefie* que les bavards de tribune, les gratte-papiers d'administration et les pondeurs de petits vers et de grosses tragédies.

Après de longues recherches, je suis donc parvenu à découvrir le secret d'une composition peu coûteuse qui remplacera le marbre et le bronze et permettra au plus pauvre de se payer la fantaisie d'un buste. Cette composition, que j'appelle le *carton-gloire* et qui imite parfaitement, soit le marbre, soit le bronze, n'est autre chose qu'un amalgame comprimé — par un procédé dont j'ai le secret — de colle de pâte et de papier blanc, en parties égales, pour le marbre, et de colle-forte et de vieux chiffons, pour le bronze.



En opérant sur une vaste échelle, je pourrais livrer le *buste* à raison de deux francs cinquante centimes, une statue entière pour six francs, une statue avec *personnages allégoriques* pour quinze francs.

Dans ces conditions de bon marché, personne ne mourra plus sans avoir son monument ou sa statue et la place publique des plus misérables communes sera peuplée de grands hommes en *carton-gloire*.

Depuis le maire, ses adjoints, le conseil d'administration, le garde champêtre et le bedeau jusqu'au sonneur de cloches et au maître d'école, tout le monde y passera.

Le seul inconvénient de ma composition, c'est qu'elle fond à la pluie et qu'elle s'écaille au soleil.

A cela il y a un remède.

Chaque buste, chaque statue, chaque groupe sera muni d'un parapluie mécanique qui s'ouvrira automatiquement par les temps humides ou trop secs.

Le parapluie se paie à part et chacun pourra choisir sa couleur. On en verra des *bleus*, des *blancs*, des *rouges*.

A cela il y aura, du reste, plusieurs avantages.

Ainsi, dans les maisons de campagne des environs de Paris, achetées à 3 francs par semaine, où il ne pousse que des cailloux, il suffira d'avoir une douzaine de statues avec parapluies pour jouir d'une ombre épaisse au mois de juillet, et la variété des couleurs de tous ces riflards permettra d'économiser l'achat des fleurs ainsi que l'entretien d'une serre.

Dans les familles nombreuses, on déjeunera sous le parapluie du grand-père, on dînera sous celui de la maîtresse de la maison et on fera la sieste, à midi, aux pieds du mari.

Je me suis déjà mis à l'œuvre, et mon concierge — qui est de Carcassonne — m'a commandé sa statue.

Il paraît que cet homme, en 1871, pendant la Commune, a enlevé, à lui seul, une barricade défendue par sept mille insurgés. Ça n'a rien d'étonnant, puisqu'il est de Carcassonne...

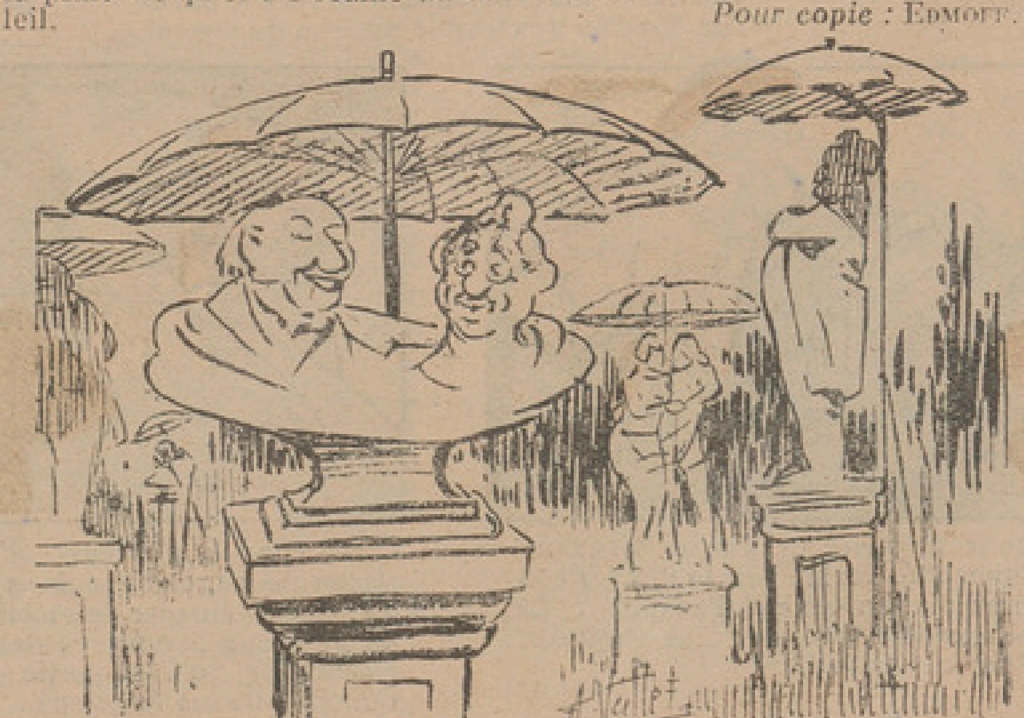
A sa mort, il fera placer cette statue dans sa ville natale, en face de la mairie.

D'ici là, il compte l'utiliser dans la cour, en s'en faisant, cet été, un abri contre le soleil, lorsqu'il ressemellera les chaussures de ses locataires en plein air.

Son parapluie sera bleu, ses opinions étant conservatrices.

Tu peux donc être tranquille, mon cher papa, ma fortune est faite ! X...

Pour copie : EDMOFF.



LES SUICIDES DE PROSPER LACOUCHE



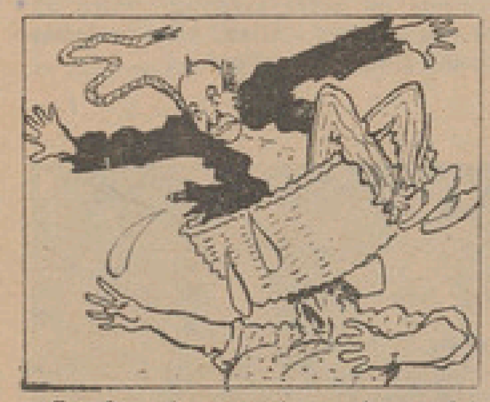
Prosper Lacouche, un matin, constata avec terreur qu'il ne lui restait plus un rond; pris d'un sombre désespoir, il résolut de se suicider.



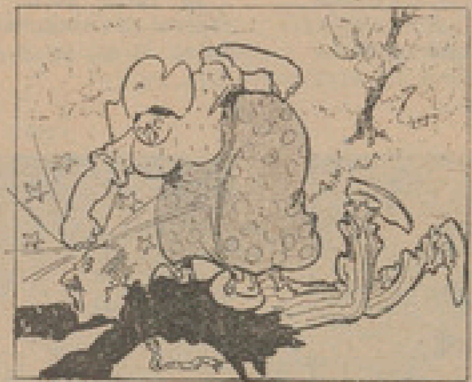
Grimpant dans un arbre très haut, il attacha une corde à une branche...



... et se laissa glisser mollement dans l'éternité.



La branche ayant cassé, ce fut simplement dans le panier de beurre que la mère Œuf portait sur sa tête qu'il vint s'abattre.



La brave dame lui administra une bonne râclée, c'est vrai, mais il n'en mourut pas.



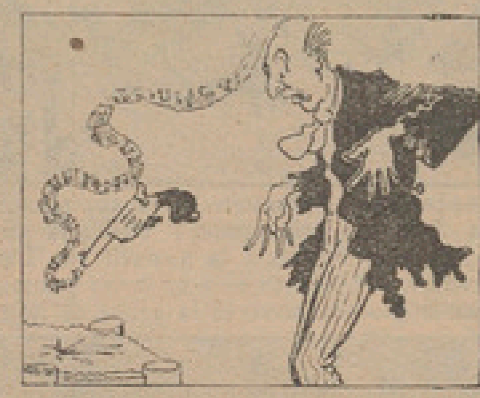
Il eut alors recours à la noyade et se précipita dans l'onde amère.



Mais, cette fois encore, le hasard voulut que le hameçon du père Bredouille rencontrât le fond de son pantalon, et il fut repêché comme un simple brochet par le brave homme; jugez si celui-ci fut content : c'était la première fois qu'il prenait quelque chose.



Puisque l'eau ne voulait pas de lui non plus, il se rabattit sur le revolver.



Mais à peine eut-il pressé la gachette qu'une suave musique sortit : l'armurier, ayant deviné ses intentions suicidatoires, lui avait vendu un revolver à musique.



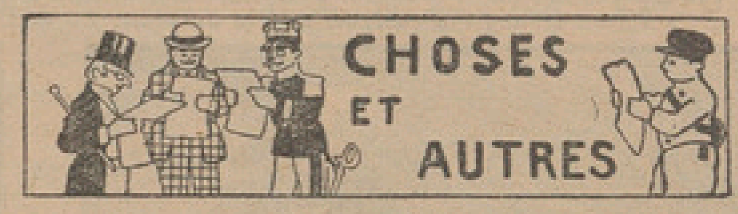
Il rentrait chez lui désespéré, quand le facteur lui remit un pli scellé de cinq beaux cachets rouges.



Pensez sa joie quand il apprit qu'un oncle, riche à millions, l'instituait son légataire universel ! Ah ! vous l'auriez payé cher pour se suicider maintenant. Eh bien...



... en sortant, une cheminée lui tomba sur la tête et le tua net; ce qui prouve qu'il est bien inutile de courir après la mort : elle sait venir toute seule et au moment où l'on s'y attend le moins.



UN MORT ÉTRANGE

Un voyageur qui traversait une des profondes forêts vierges de l'Amérique du Sud, ayant épuisé sa provision d'eau, mourait de soif. Il eut l'idée de boire la sève abondante particulière à certain arbre de la zone intertropicale.

Ayant coupé une branche, il s'y désaltéra.

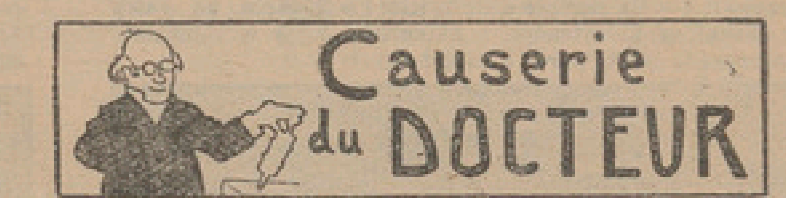
Mais cette liqueur étant un peu fade, il saisit sa gourde de rhum et en avala une bonne rasade.



Peu d'instants après, il se tordait en d'atroces convulsions et mourait dans une agonie épouvantable.

Son corps fut apporté à l'hôpital et les docteurs découvrirent à l'autopsie du malheureux que les intestins étaient littéralement collés entre eux.

Le voyageur avait absorbé la sève liquide du mimusops balada qui a la propriété de se coaguler et de durcir dans l'alcool.



Punch des mourants.

Est-il rien de plus pénible à voir qu'un mourant luttant contre l'invisible impitoyable qui avance à pas lents et de sa faux va trancher le fil de la vie?

Dans un article « Les derniers soins à donner aux mourants » le docteur Ch. Williams conseille d'administrer au malade, lorsque la respiration devient sifflante, s'embarrasse et qu'il y-a distension gazeuse de l'estomac et des intestins, la potion suivante qu'il appelle le punch à l'éther ou la dernière potion :

Eau de menthe verte......	90 grammes.
Sucre..........................	30 —
Acide sulfurique dilué......	2 —
Esprit d'éther composé.....	60 —

Dr E. M.



POUR CONSERVER LES ŒUFS

On placera le petit bout en bas: de cette façon le jaune reste en suspension au milieu du blanc qui l'enveloppe de toutes parts. Tandis que dans toutes autres positions le jaune vient appuyer contre la coquille et la décomposition commence aussitôt.

POUR ÉPLUCHER LES OIGNONS SANS PLEURER

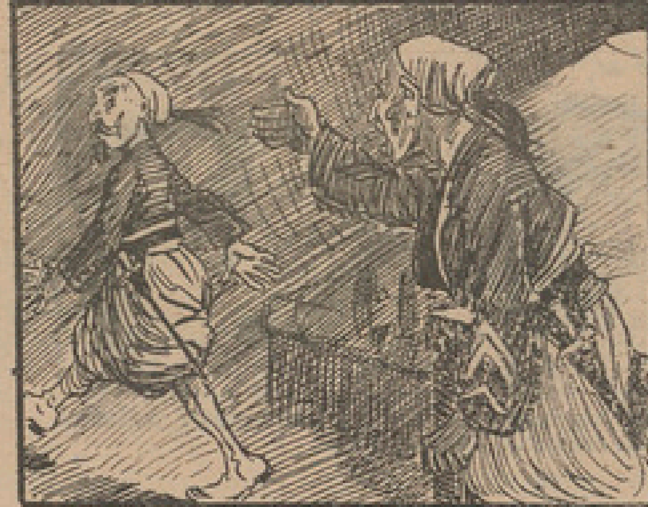
On plonge l'oignon dans l'eau, et on peut alors l'éplucher tout à son aise, car l'odeur âcre et irritante se perd dans l'eau et ni les yeux ni le nez n'ont à souffrir.

FRIDOLIN LA FORTE TÊTE, OU LES EXPLOITS D'UN ÉVADÉ. — Histoire émouvante et véridique. *(Suite.)*

Fridolin, condamné à deux ans d'emprisonnement dans le pénitencier d'Aïn-el-Hadjar en Afrique, vient de tenter de s'en évader. Surpris par le sergent Durixi, il s'est jeté sur lui et l'a à demi étranglé à quelques mètres du poste. La sentinelle a jeté l'alarme, une ronde a été effectuée et on n'a retrouvé que le sergent sous un bouquet de palmiers.



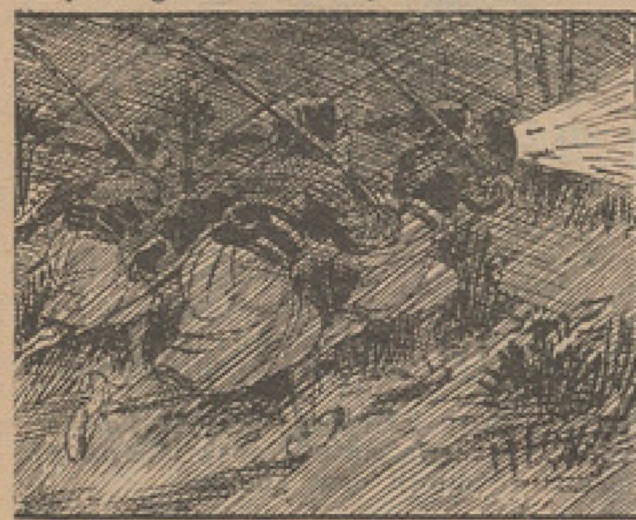
Affolé par ce terrible événement, le caporal de garde envoya prévenir le capitaine Pouton, chef du pénitencier. Peu après, un turco, de garde au poste venait lui dire que la cellule n° 4, où était enfermé Fridolin, se trouvait vide et que les barreaux de la lucarne étaient brisés. « Nom d'un pétard! grommela le cabot. Quelle histoire!... »



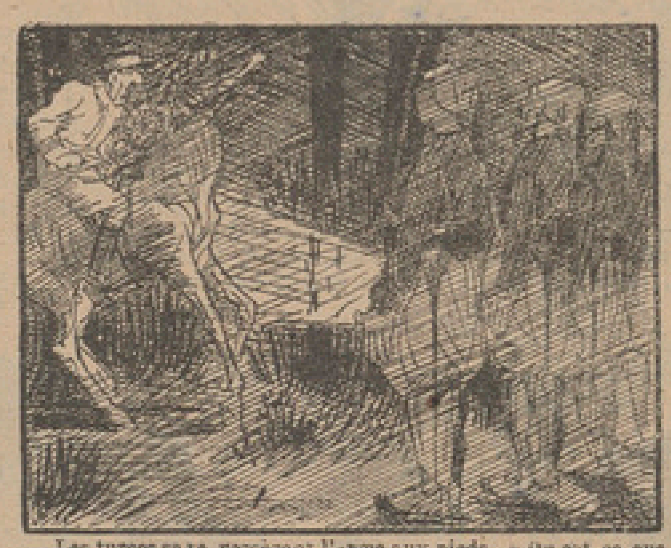
Puis, se ressaisissant, il rugit au turco, qui le regardait bouche bée : « Eh bien! quoi! s'pèce d'animal, il ne s'agit pas de se croiser les bras... Qu'un homme reste au poste pour soigner le sergent Durixi et que les autres arrivent avec un falot! Hop! au pas gymnastique!... »



Le turco partit comme un zèbre exécuter l'ordre du caporal en s'exclamant avec terreur : « Allah! Allah! sommes fichus, le capitaine gueule comme un putois!.. »



Les turcos accoururent, baïonnette au canon, l'un deux portant le falot. Mais la nuit était noire et le caporal gregnait : « Ça manque d'électricité! » Soudain, un galop de cheval se fit entendre. « Attention! voilà le capitaine, murmura le cabot, garde à vous! »



Les turcos se redressèrent l'arme aux pieds. « Qu'est-ce que vous fichez là, triple idiot? s'écria le capitaine Pouton, complètement furieux à la nouvelle que l'on venait de lui apprendre. Est-ce que vous ne feriez pas mieux de chercher ce lascar que vous avez eu la bêtise de laisser échapper? »



« Mon capitaine, balbutia le cabot, c'est ce que... — Taisez-vous! vous demande rien! Vous aurez huit jours! Quant au sergent où est-il? — Au poste, mon capitaine, — Quinze jours! nom d'une pipe! ça lui apprendra à se faire étrangler par un prisonnier! Et c'est pas fini!... »



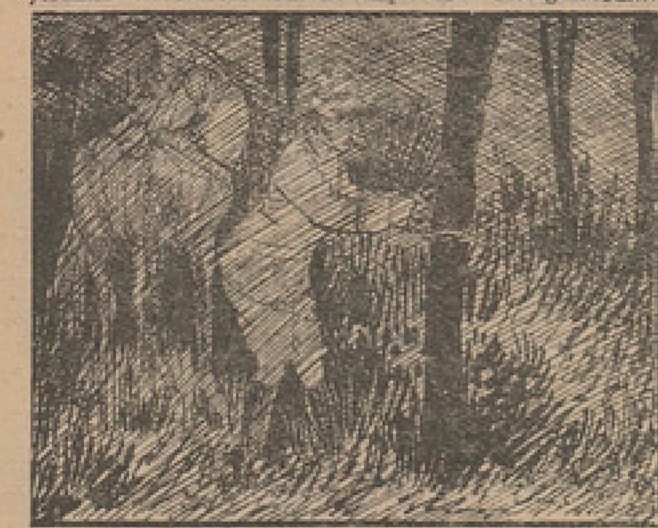
Puis, s'adressant aux turcos : « Et vous autres, qui vous saoulez comme des Polonais au lieu de monter la garde, vous serez consignés trois mois nom d'un sabre! Plus de permissions! corvées tout le temps! Ah! mes gaillards...



... Fini de boire l'absinthe!... Et maintenant, faites-moi une battue dans tous les environs. Il faut que vous me rameniez ce Fridolin mort ou vif; s'il se sauve, tirez dessus, entendez-vous? »



« Maintenant, si vous ne me le ramenez pas, je vous fiche aux fers pendant quinze jours, en attendant que vous soyez tous fusillés!... » Hors de lui, le capitaine Pouton écumait, mais le caporal et ses turcos faisaient une sale bobine.



Tandis que la petite troupe partait effectuer sa ronde, le capitaine descendit de son cheval, l'attacha à l'un des palmiers sous lesquels Fridolin et le sergent Durixi s'étaient empoignés, et entra au poste. Mais où était donc ce fameux Fridolin? Il n'était pas loin. Aussitôt son coup fait, il avait grimpé, leste comme un singe, dans un des palmiers. Les larges feuilles, la nuit aidant, l'avaient complètement masqué.



Ah! si le capitaine Pouton l'avait aperçu, comme il l'eût vite fait dégringoler!... Mais personne n'avait eu l'idée de lever la tête, et notre lascar avait assisté, en père Pénard, au petit discours choisi du terrible officier. Lorsqu'il le vit attacher son cheval juste au pied de l'arbre où il s'était caché et s'éloigner, Fridolin connut une des plus grandes joies qu'il eût jamais éprouvées.



« Ce cher capiston, murmura-t-il, qui pousse l'amabilité jusqu'à venir m'offrir son cheval pour prendre la poudre d'escampette... quel brave homme! » Et sans faire plus de réflexions, il descendit doucement, sauta prestement sur le dos du cheval, qu'il détacha de l'arbre, et, en excellent cavalier, pressa vigoureusement les flancs de la bête qui partit à fond de train. *(A suivre.)*

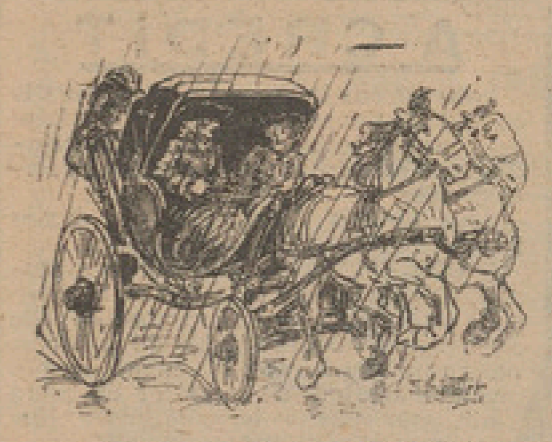
ANECDOTES

Plaisir de l'incognito.

Joseph II recherchait avec plaisir toutes les occasions où il pouvait ne pas être reconnu pour l'empereur. Il fit, en 1780, un voyage à Bruxelles et visita toute la ville incognito.

Un jour, vêtu d'une simple redingote, suivi d'un domestique sans livrée, il prit une voiture à deux places, qu'il conduisit lui-même. Peu de temps après il fut surpris par la pluie. Sur la route de Laeken, il rencontra un vieux militaire belge qui lui fit signe d'arrêter, ayant à lui parler. Joseph II arrêta ses chevaux.

— Monsieur, dit le piéton, y aurait-il de l'indiscrétion à vous de-



mander une place à côté de vous? Cela ne vous génerait pas beaucoup, vous êtes seul dans votre calèche et mon uniforme serait ménagé, car je suis invalide aux frais de Sa Majesté.

— Ménageons votre uniforme, mon brave, lui dit l'empereur, et mettez-vous là. D'où venez-vous?

— Ah! dit le militaire, je viens de chez un garde-chasse de mes amis avec qui j'ai fait un fier déjeuner.

— Qu'avez-vous donc mangé de si bon?

— Devinez!

— Que sais-je, moi! Une soupe à la bière?

— Ah! bien oui, une soupe! Mieux que ça.

— Des choux de Bruxelles?

— Mieux que ça.

— Un carré de veau rôti?

— Mieux que ça, vous dis-je.

— Oh! ma foi, je ne peux plus deviner, dit Joseph.

— Un faisan! mon digne monsieur! un faisan tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, dit le camarade en se permettant de frapper un petit coup sur la cuisse impériale.

— Tiré sur les plaisirs de Sa Majesté! dit le monarque; il n'en devrait être que meilleur.

— Je vous en réponds.

On approchait de la ville et la pluie tombait toujours. Joseph II demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait et où il voulait qu'on le descendît.

Le piéton l'indiqua et demanda à



— Vl'à l'troisième jour que j'vous vois en train d'm'anger vot' gamelle, m'ferez pas croire qu'elle n'est pas encore finite.



— La peinture est-elle lucrative?...

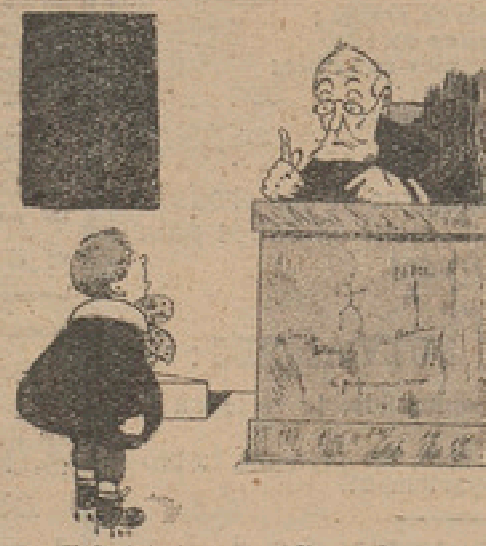
— Elle le serait si tous les mois on n'était pas obligé d'acheter dans les 30 à 40 sous de couleurs!

HORRIBLES DÉTAILS



— Mon cher ami, j'ai un maître épatant c'est un restaurateur.

— Un restaurateur!!! Très bien, très bien. S'il vous soigne si bien, je ne doute pas qu'un certain jour il pousse la bonté jusqu'à vous admettre à sa table... en gibelotte.



— Il faut écrire comme l'on parle.

— Et ceuss qui parlent du nez, ils doivent écrire avec le nez alors...

ANECDOTES

connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés.

— A votre tour, dit Joseph, devinez.

— Monsieur est militaire, sans doute?

— Comme vous dites.

— Lieutenant?

— Ah! bien oui, lieutenant, mieux que ça.

— Capitaine?

— Mieux que ça.

— Colonel, peut être?

— Mieux que ça, vous dit-on.

— Oh! comment diable! dit le camarade en se reculant dans un coin de la voiture, seriez-vous général? feld-maréchal?

— Mieux que ça.

— Ah! mon Dieu! c'est l'empereur!

— Comme vous dites.

Il n'était pas possible de tomber à genoux dans la voiture. Le vieux militaire, tout tremblant, se confondit en excuses et supplia l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre.

— Non pas, dit le souverain; après avoir mangé mon faisan vous seriez trop heureux, malgré la pluie, de vous débarrasser de moi aussi promptement. J'entends bien que vous ne me quittiez qu'à votre porte.

Et il l'y descendit quelques instants plus tard, laissant notre homme plus qu'ahuri.

J.

Indiscrétion.

Une! deusse! une! deusse! Frappant le sol en cadence, nos braves agents font résonner leurs bottes sur le macadam. Ils songent que bientôt leur ronde sera finie et qu'ils pourront gagner leur lit. Deux heures du matin, tout est calme. Soudain, ils aperçoivent un homme couché sur un banc; il semble dormir profondément. Nos



braves agents s'approchent, empoignent notre homme chacun par un bras et d'une même voix sévère :

— Eh bien! que faites-vous là?

L'homme, éveillé en sursaut, les contemple l'un après l'autre, puis, semblant se ressouvenir, s'écrie avec un accent bien faubourien :

— Ben! et vous?

LE COIN où l'on s'AMUSE

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 84

ENIGME. — Ecaille.
CHARADE — Chalumeau.
CASSE-TÊTE. — Albine, Valérienne.
LOGOGRIPHE. — Epi, Epée, Epine.
MOTS CARRÉS.

M O R A L
O M E G A
R É P I T
A G I L E
L A T E X

1er CALEMBOUR. — Prenez votre rond de serviette, jetez-le dans l'eau bouillante, laissez-l'y pendant trois heures, et certainement votre eau aura le goût de rond! (*goudron*).

2e CALEMBOUR. — C'est une note de dépenses dont le résultat est toujours une soustraction.

RÉBUS. — Autrichiens, Polonais, Tonkinois.

Enigme.

Je conserve souvent des objets précieux
Je garde les restes des habitants des [cieux.
Je puis bien vous le dire — et vraiment [j'en suis fière —
A voir élire un député j'suis la pre- [mière.

Charade.

Mon premier fait souffrir les petits [enfants
Mon second est un pronom personnel.
Mon troisième : montagnes et ville de [Haute-Saône.
Mon tout est un ornement pour éta- [gères

Casse-tête.

(*Avec ces lettres formez deux prénoms.*)
a a b e e e i i r t t t x

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent [pas.
Ajoutez-m'en un : j'égale le blé comme [utilité.
Ajoutez-m'en deux : je suis un animal [à la vue perçante.
Ajoutez-m'en trois : on me met dans [une armoire

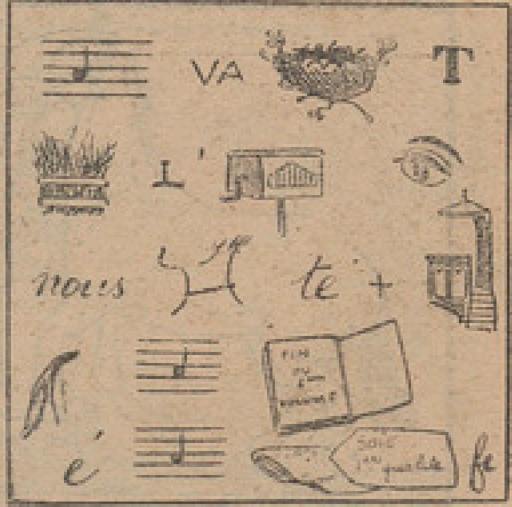
Mots carrés.

1. Tombe en enfance.
2. Partie de la côte d'Afrique (Somalie).
3, Désigne une race.
4. Voix et instrument de musique.

(Solutions dans le prochain numéro.)

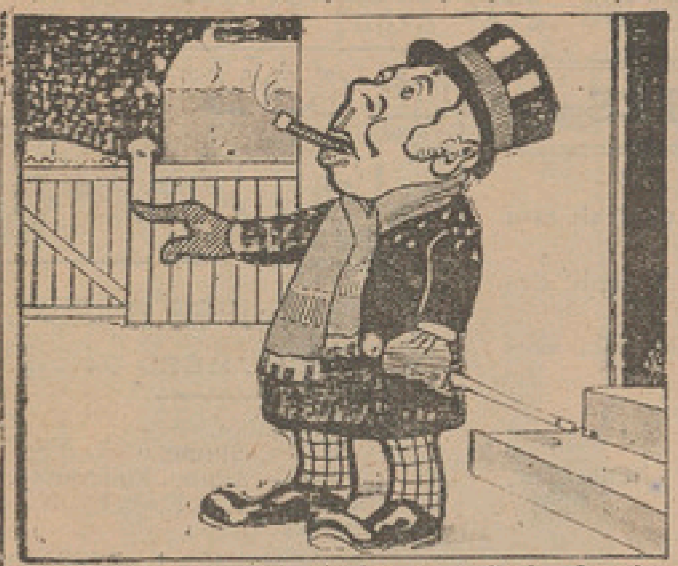
RÉBUS

Trouver un proverbe ?

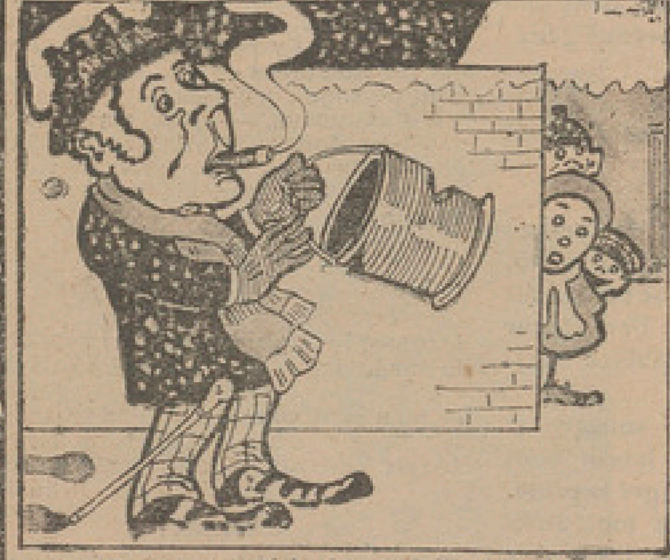


(Solution dans le prochain numéro.)

LE TRUC DE MONSIEUR BADIGEON

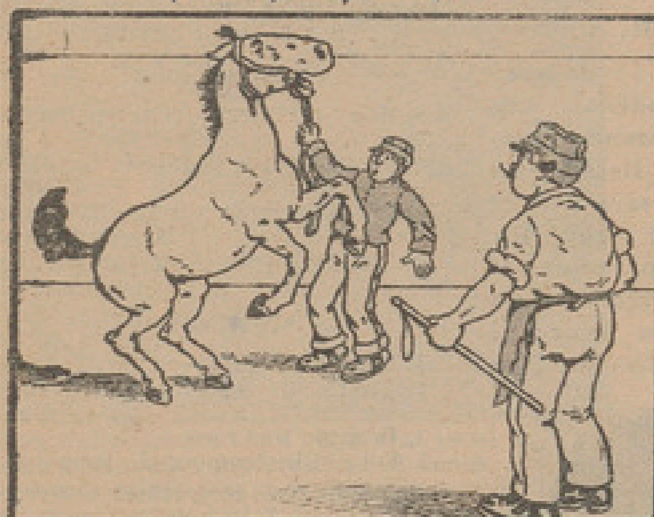


« Allons bon, encore la neige! ça ne serait rien, la neige, si tous les gosses de la chrétienté n'en profitaient pour en faire des boules avec lesquelles ils canardent lâchement les honnêtes bourgeois... Heureusement que j'ai trouvé un truc aussi épatant que préservatif... »

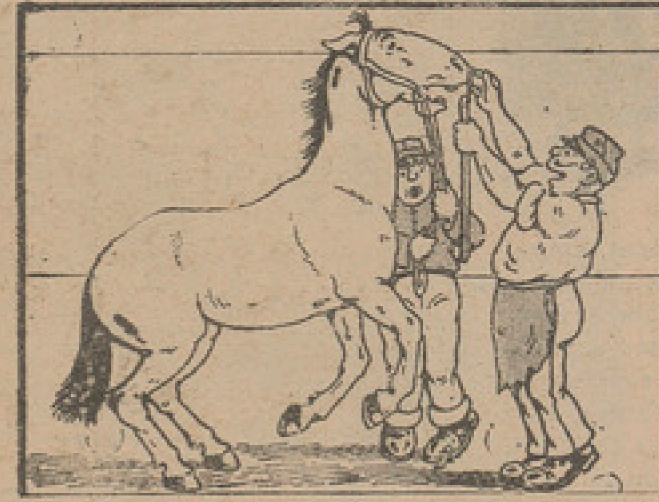


« ... et comme je me fiche du quand dira-t-on, les gens qui me verront passer avec mon seau pourront m'envoyer des brocards, cela ne me touchera pas plus que, je l'espère, ne me toucheront les boules de neige. D'ailleurs, pour aller faire ma manille quotidienne autant qu'obligatoire, je ne connais pas d'obstacles.. » (Suite page suivante)

A LA FORGE



« Hé! là-bas, le bleu! Arrive ici avec ton canasson qui rouspète pour que je lui mette le tord-nez, on va bien le faire rester tranquille. »



« Là, tu vois, c'est pas plus malin que ça, et maintenant... » (Suite page suivante.)

LE TRUC DE M. BADIGEON (*Fin*).



« ... ou plutôt, ainsi qu'un simple apéritif, je le boi, l'obstacle, tout en chatouillant la dame de pique en compagnie de mes excellents amis Crustacé et Canasson, les champions incontestés de la manille aux enchères. Mais que vois-je! l'ennemi est là, voulant outrager la virginité de mon tout reflets... armons-nous en guerre ».



« Et maintenant, grâce à cette armure défensive avec laquelle je suis aussi blindé que si j'avais pris nombre de liqueurs variées, je puis tranquillement passer sans craindre les attaques de l'ennemi plongé dans le coma de la stupéfaction la plus intense! »

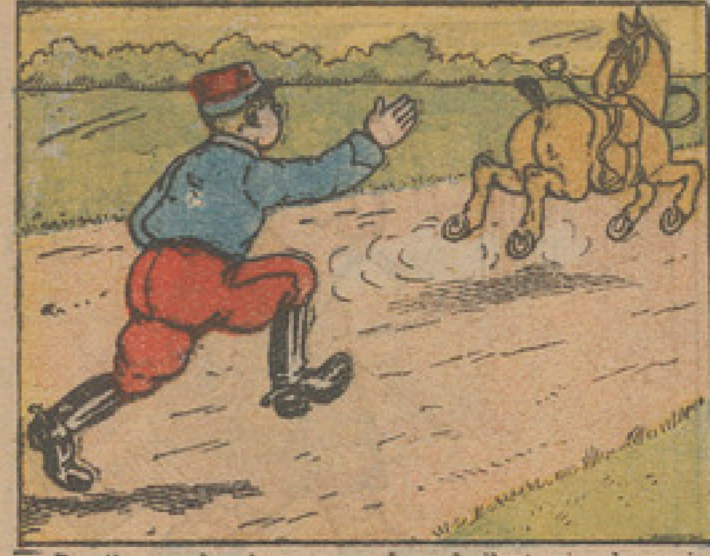
A LA FORGE (*Fin*).



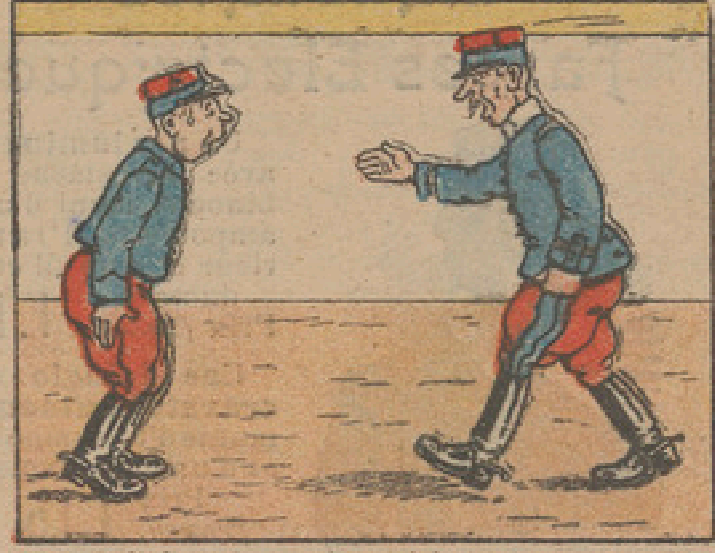
« ...on peut passer derrière et le ferrer tout à son aise sans courir le risque de se faire abimer le portrait. »



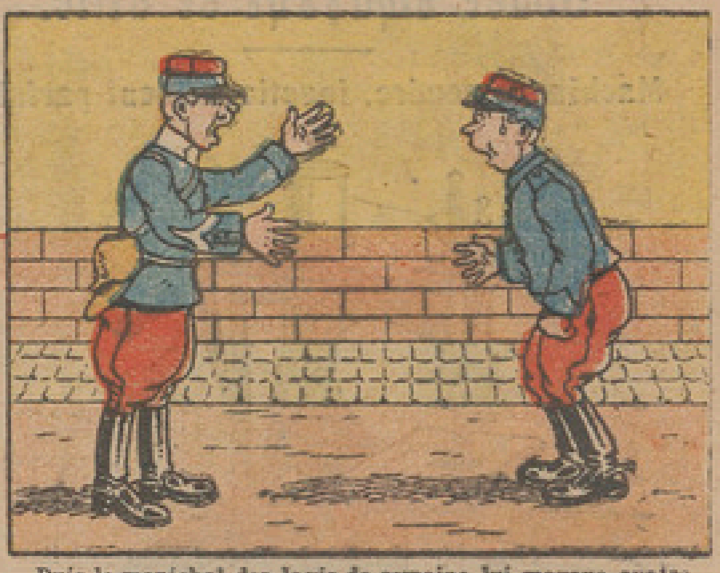
 LES MÉSAVENTURES DU CAVALIER BOPOIL *Suite et fin.* (Voir le commencement page 2.)



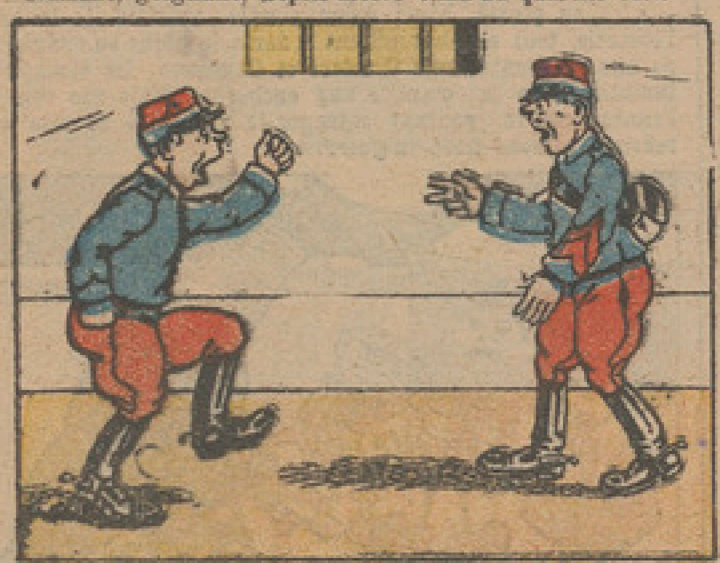
Bopoil a eu plus de peur que de mal, il n'a rien de cassé, il va ramasser son képi et s'élance au pas gymnastique à la poursuite de son cheval. Après une demi-heure de course, suant, soufflant, geignant, Bopoil arrive enfin au quartier où...



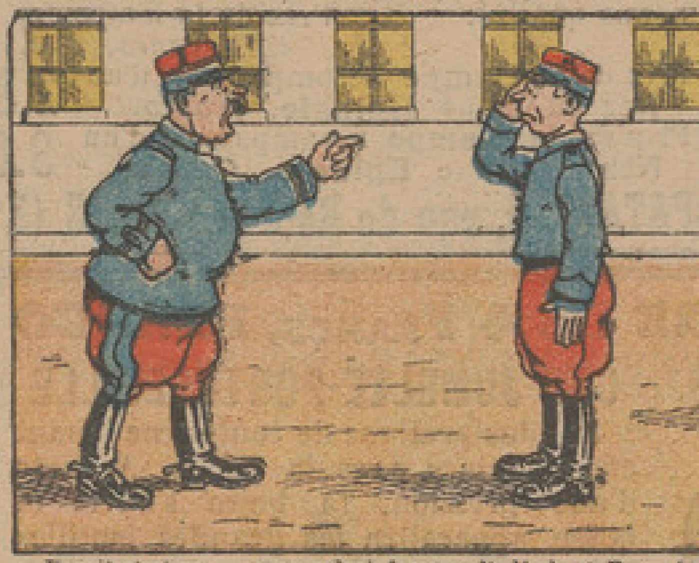
... l'adjudant de semaine, qui l'attendait, lui annonce quatre jours de salle de police avec le motif suivant : « Ayant reçu l'ordre de promener le cheval de son capitaine, a mis pied à terre et l'a laissé échapper en liberté. »



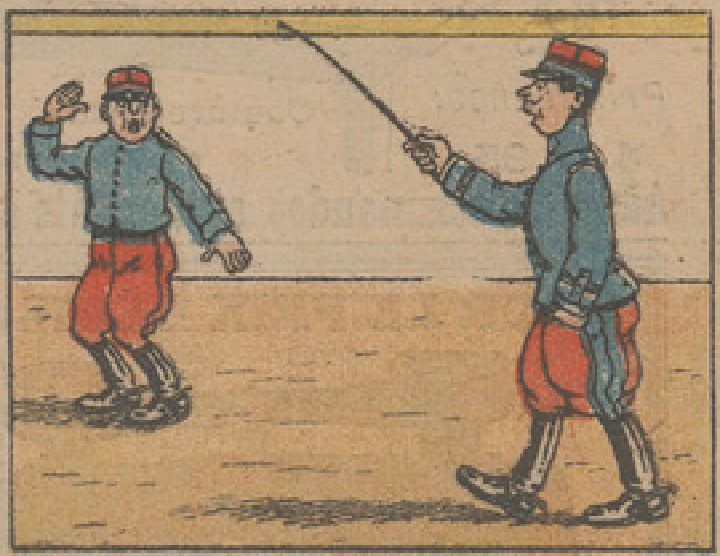
Puis le maréchal des logis de semaine lui marque quatre jours de consigne pour n'avoir pas pris soin du cheval du capitaine qui est rentré en sueur à l'écurie et ne l'avoir pas bouchonné.



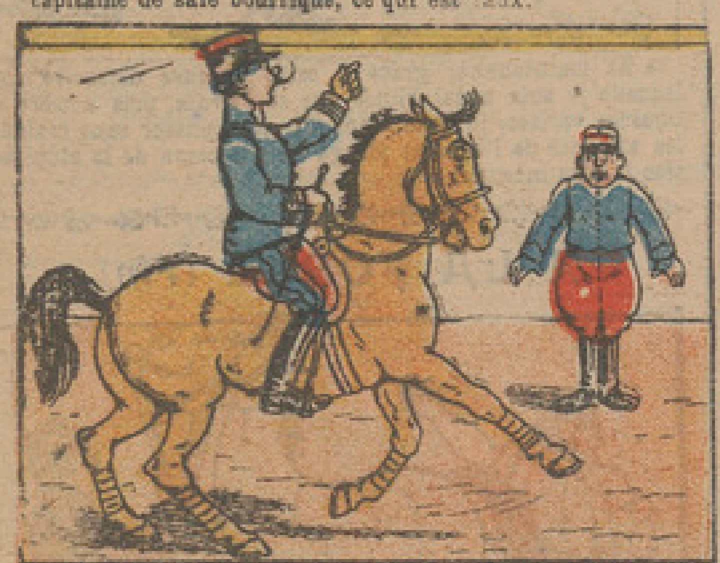
Bopoil furieux s'élance dans l'écurie et se répand en imprécations contre Aramis, ce qui lui vaut deux jours de consigne du brigadier de semaine : pour avoir fait un bruit de scandale dans l'écurie et avoir traité le cheval du capitaine de sale bourrique, ce qui est faux.



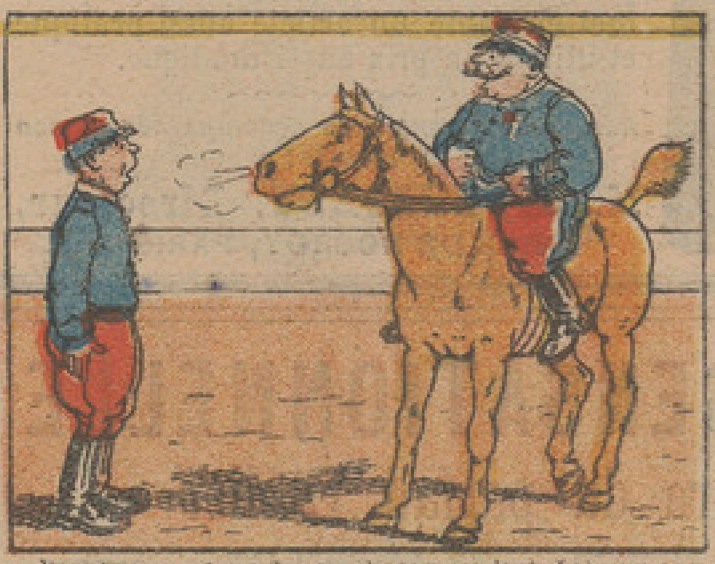
Bopoil n'est pas encore calmé lorsque l'adjudant Rouspétant le fait demander : « Vous coucherez quatre jours à la boite, lui dit-il, pour avoir traversé la ville à l'allure du trot malgré la défense. »



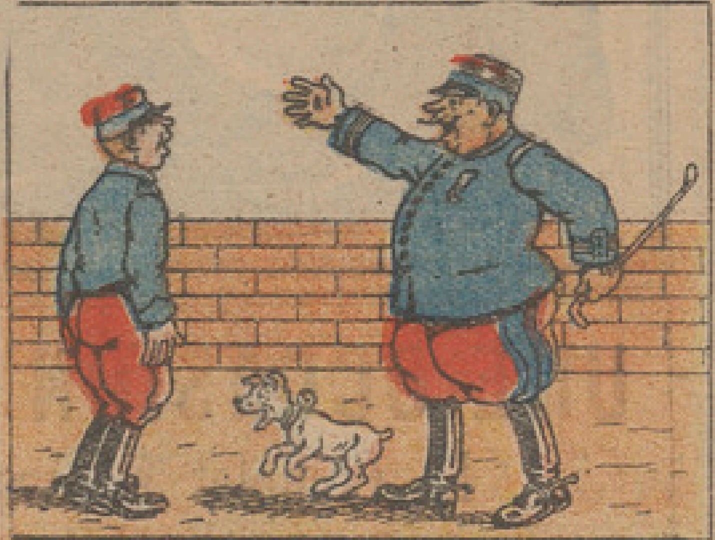
Bopoil commence à la trouver mauvaise, il fait demi-tour et tombe dans les bras du lieutenant du Bahut. « Pstt!... hussard! venez ici, c'est bien vous qui galopiez tout à l'heure sur la piste des officiers. — Oui, mon lieutenant, mais... — Cela suffit vous aurez quatre jours. »



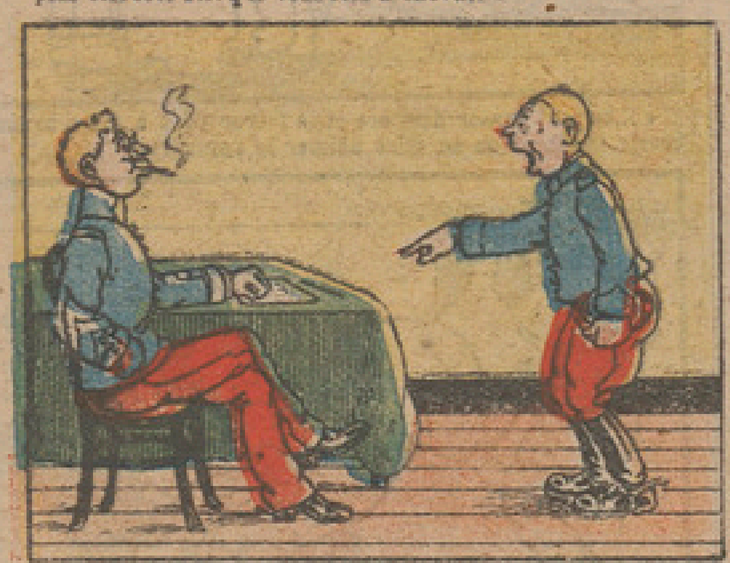
Bopoil n'en revient pas. Tout à coup, il entend la voix tonitruante du capitaine instructeur qui vient de rentrer au quartier et qui l'a aperçu. « Le voilà, celui qui montait à l'américaine, comment vous appelez-vous? — Bopoil! — Eh bien, Bopoil, vous coucherez quatre jours à la salle de police, cela vous apprendra à avoir une position plus correcte lorsque vous êtes à cheval. »



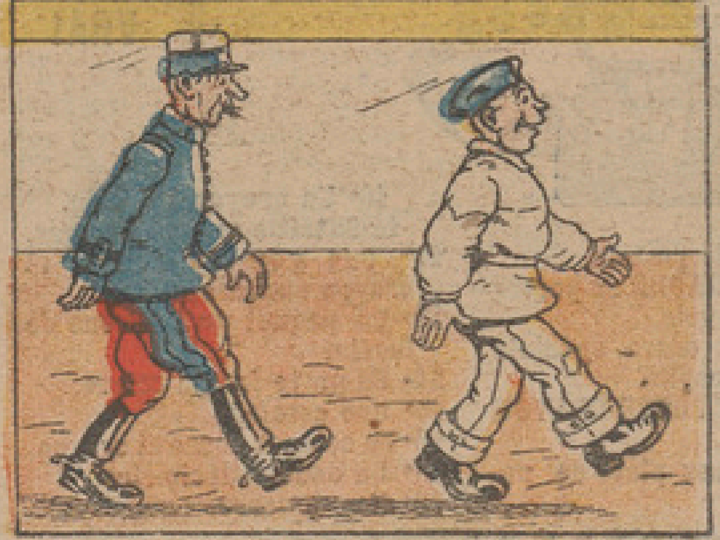
Bopoil va se retirer lorsque le commandant Laboipure à son tour lui inflige huit jours de salle de police avec le motif : « Etant au galop sur la route a dépassé cet officier sans ralentir son allure et n'a pas salué. » Bopoil donnerait bien son prêt et deux bons de tabac pour être à cent lieues de là, il s'empresse de filer...



... mais il n'a pas fait trois pas qu'il se trouve nez à nez avec le capitaine Dubidon. Ce dernier est furieux. « Le sous-officier vient de me rendre compte, hurle-t-il, qu'est-ce que v's' avez fait avec mon cheval? — Mon capitaine, je... — Taisez-vous v'saurez quatre jours de prison et vous reprendrez votre service à l'escadron. »



Malheur! trois fois malheur! Bopoil n'en revenait pas. Furieux, il alla trouver le maréchal des logis chef. « Ça ne se passera pas comme ça, lui dit-il, je demande à parler au colonel demain au rapport. »



Le lendemain, à neuf heures, l'adjudant de semaine vint chercher Bopoil dans sa prison, il lui annonça que le colonel voulait bien le recevoir et il le conduisit auprès du grand chef.



« Mon colonel! lui dit Bopoil, je viens réclamer, rapport que je n'ai jamais été puni et que... — Qu'est-ce que vous me chantez là, s'écria le père du régiment, mais on ne voit que vous sur le cahier de punition, vous êtes un loustic! Vous aurez huit jours de cellule de plus, et f....z-moi le camp! »

Sceaux. — Imprimerie Charaire. *Le gérant* : ÉMILE BEUVE.